BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

Digitized by Google

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRECIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME X.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 10.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XXXVII.

Affaires de l'Achaïe. Expédition des Thébains contre ce pays. Affaires de Sicyone. Meurtre du tyran Euphron.

IL n'est pas inutile, avant d'aller plus loin, d'examiner quelle étoit la situation intérieure de la Grèce.

L'Achaïe étoit peut-être plus que toute autre contrée du Péloponnèse divisée en un nombre infini de petites villes ou villages, qui tous se déclaroient des républiques indépendantes, sans reconnoître la supré-

matie d'aucune autre cité. C'est pourquoi si ce peuple ne fut pas plus heureux et plus tranquille que les autres, cependant ses troubles intérieurs s'étant fait peu sentir à ses voisins, ont moins attiré les regards de l'histoire.

Tant que les Lacédémoniens dominèrent dans le Péloponnèse, les petits états d'Achaïe furent gouvernés par le régime aristocratique. Athènes ayant acquis une influence prodigieuse sous l'administration ferme et sage des Thémistocle, des Aristide, des Cimon et des Périclès, le parti démocratique prévalut dans l'Achaïe, et mit ce pays sous la dépendance d'Athènes.

Les conditions de la trève de trente ans ayant interdit aux Athéniens de s'immiscer dans les affaires de l'Achaïe, l'aristocratie y fut rétablie avec l'empire des Lacédémo-

niens. Cependant la révolution ne fut pas complète ; au commencement de la guerre du Péloponnèse, Pellène fut la seule des villes achéennes qui entra dans la ligue contre Athènes ; les autres demeurèrent neutres, jusqu'au moment ou la défaite des Athéniens en Sicile donna une prépondérance décidée à Sparte.

Depuis ce temps l'Achaïe demeura soumise au régime aristocratique ; ou plutôt à une sorte de gouvernement mixte.

Les Achéens vivant sous une administration sage et paisible, avoient chez les Grecs une réputation singulière de probité, tandis que leur puissance n'étoit pas de nature à porter aucun ombrage. Aussi voyons-nous qu'après la bataille de Leuctres, les gouvernemens de Thèbes et de Lacédémone, convinrent de soumettre à leur décision un point de litige

que les historiens ne nous ont cependant pas spécifié.

Dans la guerre entre Thèbes et Lacédémone, les Achéens paroissent avoir conservé une neutralité parfaite ; si ce n'est que dans l'extrême danger que courut Sparte, lorsque Epaminondas fit son invasion en Laconie, les Pelléniens plus attachés que les autres à Lacédémone, s'empressèrent d'offrir à leurs amis malheureux les foibles secours qu'il leur étoit possible de donner.

Mais l'élévation de nouveaux défenseurs de la démocratie qui pouvoient exercer leur puissance, non sur la mer comme autrefois les Athéniens, mais sur la terre ferme, réveilla vraisemblablement l'ambition des démocrates achéens. Il y avoit en Achaïe même des partisans du gouvernement populaire ; les démagogues achéens avoient des commu-

nications avec Thèbes ; le gouvernement de cette dernière république embarrassé par la malheureuse issue du dernier congrès, accueillit avec joie ces ouvertures. Trahi dans son attente, et presque déshonoré aux yeux de la Grèce, il saisit avidement le prétexte plausible de soutenir la cause de la démocratie et de l'indépendance de la Grèce, en délivrant l'Achaïe du joug de Lacédémone. Les Thébains espérèrent qu'en acquérant de l'influence en Achaïe, ils contiendroient plusieurs de leurs alliés du Péloponnèse, chez qui il existoit du mécontentement, particulièrement les Arcadiens ; on résolut en conséquence d'envoyer en Achaïe une armée de la confédération, dont Epaminondas fut nommé général [1].

D'un autre côté, pour empêcher cette invasion inattendue dans le

[1] L'an 366 avant J. C.

Péloponnèse, les passages du mont Onéion sur l'isthme, étoient occupés par des corps de troupes; l'un commandé par un officier lacédémonien, l'autre par un Athénien; mais les alliances de Thèbes dans la péninsule, rendirent ces précautions inutiles. Le général argien Pisias profitant de la négligence, pour ne pas dire plus, des deux généraux ennemis, trouva moyen d'établir deux mille hommes sur une hauteur, et facilita à Epaminondas l'entrée du Péloponnèse. Les Thébains effectuèrent leur jonction avec leurs alliés du Péloponnèse, et tous ensemble entrèrent en Achaïe.

Les principaux Achéens, au lieu d'entreprendre une résistance inutile, s'en rapportèrent à la générosité d'Epaminondas, et lui déclarèrent qu'ils étoient prêts à mettre leur fortune entre ses mains. Il ne trompa

point l'opinion qu'ils avoient de lui. Faisant usage de l'influence que lui donnoit son nom, et peut-être outre-passant son pouvoir, non-seulement il ne permit pas qu'aucun Achéen fût banni; mais il conserva intactes les constitutions de chaque ville. Il demanda seulement des ôtages, en rôla tous ceux qui voulurent marcher sous les étendards des Thébains, et rentra dans son pays.

Pélopidas sut si bien, dit-on, se concilier l'affection des Thébains, que depuis l'expulsion des Lacédémoniens jusqu'à sa mort, il fut constamment maintenu dans ses fonctions de Béotarque par une élection annuelle. Epaminondas avoit trop de grandeur d'ame, de fermeté dans le caractère, pour caresser les passions de la multitude, autant qu'il l'auroit fallu pour conserver sa popularité, ou même pour éviter

de se brouiller avec cette majorité qui ambitionnoit la souveraineté absolue de Thèbes.

En effet, l'indulgence d'Epaminondas à l'égard des principales familles d'Achaïe, fit des mécontens dans le pays, et déplut en général à tout le parti démocratique de la confédération. Les Arcadiens particulièrement, disposés à blâmer toutes les mesures des Thébains, se joignirent aux mécontens Achéens pour se plaindre de ce que dans les dernières affaires, on avoit plutôt consulté l'intérêt de Sparte que celui de leur confédération.

Le peuple de Thèbes se laissa séduire par les représentations qu'on lui adressa, et décréta que des régulateurs seroient envoyés dans les villes achéennes. La multitude sous les auspices de ces régulateurs, exila les citoyens les plus illustres, et

changea le gouvernement en démocratie.

L'événement prouva bientôt que les mesures d'Epaminondas avoient été plus conformes à la politique, aussi bien qu'à la justice et à l'humanité. Les exilés étoient nombreux, et conservoient des partisans dans leurs villes respectives; réunissant leurs forces contre chaque état isolé, ils finirent par tout recouvrer, et se liguèrent ensuite avec Lacédémone.

L'historien ne nous dit pas quelle espèce de vengeance ils tirèrent de la faction opposée, mais il nous apprend qu'il en résulta des inconvéniens très-fâcheux pour les Arcadiens. Du côté du nord, ils étoient harcelés sans cesse par les Achéens leurs ennemis opiniâtres; de l'autre ils étoient accablés ou constamment menacés par les forces de Lacédémone.

Dans cette circonstance, les Achéens durent principalement leur sûreté aux troubles qui agitoient les états voisins ; troubles qui fixoient l'attention de Thèbes, et exigeoient l'emploi des forces de leurs alliés du Péloponnèse.

La situation de Phlius sur les frontières de l'Arcadie et de l'Argolide, sur la route qui conduisoit de l'isthme à Lacédémone, rendoit l'acquisition de cette petite ville d'une grande importance pour la confédération. Ses habitans étoient fort attachés aux intérêts de Lacédémone.

Les Argiens, pour les en punir, n'avoient pas manqué, en revenant de leur campagne de Laconie, d'entrer sur le territoire de Phlius pour le ravager. Les Phliusiens, n'étant pas assez forts pour hasarder contre eux une action générale, envoyèrent seulement soixante chevaux pour

harceler leur arrière-garde. Ce petit corps de cavalerie remporta une victoire si complète, qu'il éleva son trophée à la vue de l'armée argienne.

Il en étoit de Phlius comme de presque toutes les républiques de la Grèce. Un grand nombre d'exilés étoient pour elles des ennemis plus implacables que des armées étrangères. Lorsque les Thébains firent leur seconde invasion dans le Péloponnèse, les Eliens et les Arcadiens traversant Némée pour aller les joindre, se laissèrent persuader par les émigrés phliusiens que la seule apparition de leurs troupes, suffiroit pour leur faire ouvrir les portes.

Les exilés et d'autres soldats au nombre de six cents, pourvus d'échelles, arrivèrent la nuit sous les murs de Phlius, sans être découverts, et attendirent le gros de l'armée. Cependant les troupes qui venoient

à leur secours, furent observées par un poste avancé, et l'on donna le signal d'alarme ; mais plusieurs des citoyens de la ville étoient d'intelligence avec les exilés ; ils se hâtèrent de donner le signal de l'escalade, et la citadelle qui étoit mal gardée fut prise presque sans résistance.

L'alarme se répandit promptement dans la ville ; le peuple courut aux armes. Les exilés profitant de la confusion, sortirent de la citadelle, et attaquèrent la ville, mais ils furent repoussés, et leurs ennemis entrèrent avec eux dans la citadelle. Sur ces entrefaites, les troupes combinées des Eliens, des Arcadiens et des Argiens, avoient investi la place et escaladé les remparts. Les citoyens de Phlius se défendirent avec un courage intrépide, et repoussèrent les assaillans sur tous les points. Ils recouvrèrent

même la citadelle, ensuite leur cavalerie fit une vigoureuse sortie ; l'ennemi dont les troupes de cette arme étoient probablement inférieures, fut mis dans une déroute complète, et fit une perte immense ; il abandonna ses morts, ses blessés et particulièrement ceux qui s'étoient estropiés en tombant du haut des remparts. La joie d'avoir échappé à un danger si imminent, porta les Phliusiens à toutes sortes d'extravagances. On voyoit dans les rues les citoyens se serrer la main, en se faisant des félicitations réciproques. Les femmes parcouroient la ville avec des coupes pleines de vin, et les offroient aux guerriers. Les uns pleuroient de joie, les autres éclatoient de rire comme des enfans. L'année suivante, les forces combinées de l'Arcadie et d'Argos envahirent la Phliusie, et conçurent

l'espoir, à force de nuire à la ville, de la déterminer à capituler.

Les excès de la faction démocratique avoient, à ce qu'il paroît, déterminé les plus considérables d'entre les Phliusiens, à s'exercer au service de la cavalerie; ils étoient les meilleurs cavaliers du Péloponnèse. Un petit détachement de cavalerie athénienne se joignit à celle des Phliusiens. Soutenus par un corps peu nombreux d'infanterie d'élite, ils attaquèrent les Argiens et les Arcadiens, traversèrent de vive force une rivière, et garantirent leurs campagnes des ravages que l'ennemi projetoit.

Mais les infortunés Phliusiens, lorsque les Thébains furent devenus maîtres de l'Achaïe, se trouvèrent tellement entourés d'ennemis, que toute leur énergie et leurs succès partiels ne leur permettoient pas de

tirer de leurs champs la quantité de vivres nécessaires.

Ils persévérèrent cependant, et avec succès dans leur défense. Le général thébain qui commandoit en Achaïe, étant entré dans leur pays avec les troupes de Sicyone et de Pellène, renforcées de deux mille mercenaires, les Phliusiens battirent séparément ces corps d'armée, et furent ainsi délivrés.

Xénophon cite, comme un trait remarquable de générosité, qu'un Pellénien, engagé avec Phlius par les liens de l'hospitalité publique, ayant été fait prisonnier, fut renvoyé sans rançon, quoique les Phliusiens fussent alors réduits à la dernière extrémité.

Ne pouvant tirer des vivres de leurs terres, les citoyens de Phlius usèrent de diverses ressources, tantôt en pillant leurs ennemis, tan-

tôt en achetant des subsistances à Corinthe. Mais ces deux expédiens n'étoient pas sans difficultés et sans dangers ; d'abord il étoit difficile de se procurer le prix de ces achats, soit par des cottisations entre les citoyens, soit par des emprunts. Ensuite les convois étoient extrêmement périlleux, et les Phliusiens ne pouvoient souvent donner les sûretés nécessaires, même pour le louage des bêtes de somme.

Le général athénien Charès qui commandoit à Corinthe un corps de mercenaires, protégea l'arrivée de leurs convois, et la sortie des femmes et autres bouches inutiles qui se réfugioient à Pellène ; car il s'étoit déjà fait en Achaïe une révolution qui avoit rétabli entre la république de Pellène et les Phliusiens une ancienne et intime liaison.

La population très-médiocre de

Phlius, ou le petit nombre de ceux en qui le parti dominant avoit assez de confiance pour leur remettre des armes, étoit continuellement sur pied. Les citoyens avoient à peine quelques heures de repos pendant le jour, après avoir éprouvé toute la nuit les plus dures fatigues. Ils proposèrent cependant à Charès une nouvelle entreprise.

L'ennemi, pour intercepter les convois tant de Corinthe que de Pellène, et pour faire avec plus de sûreté ses incursions sur le territoire de Phlius, s'occupoit de fortifier un poste à Thyamie, sur la frontière voisine de celle de Sicyone.

Après avoir obtenu l'agrément de Charès, les Phliusiens firent une marche forcée, et arrivèrent auprès de Thyamie avant le coucher du soleil; ils surprirent également les travailleurs et les soldats destinés à les

protéger, et qui faisoient en ce moment les préparatifs de leur souper. Ils les mirent en fuite, s'emparèrent de leur repas, firent des libations aux dieux, et entonnèrent le chant de victoire.

Dès que le succès fut décidé, ils avoient envoyé un courrier à Corinthe; le gouvernement de cette ville n'attendit pas le retour du jour pour expédier des charriots chargés de vivres.

Les Phliusiens achevèrent ensuite les fortifications de Thyamie, et se servirent, pour assurer leur communication avec Corinthe, de ce même poste qu'on avoit élevé pour leur nuire. Désormais, Phlius se trouva abondamment pourvue de subsistances. Un intérêt très-grave excitoit les Phliusiens à cette énergie. Nous avons vu que Lacédémone avoit été obligée d'entreprendre une guerre

qui la jeta dans de grands embarras, pour rétablir à Phlius ceux du parti aristocratique qui en avoient été bannis. Après la réintégration de ceux-ci, une foule de partisans de la démocratie prirent la fuite. Dans de telles conjonctures, et lorsque la confédération thébaine triomphoit, il n'y avoit point pour les habitans de la ville d'espoir d'une paix véritable, tant que les démocrates fugitifs n'y seroient pas rentrés. La prépondérance de la faction démocratique étoit la conséquence naturelle des succès d'une confédération armée en faveur de la démocratie; ainsi c'étoit par esprit de parti que les Phliusiens bravoient tant d'obstacles et de périls.

Ce qui se passoit à Sicyone, donnoit assez d'occupation aux Thébains, pour assurer encore davantage le repos de l'Achaïe.

Sicyone, ville d'origine dorien-

ne, étoit fréquemment en guerre du côté de l'est avec Corinthe, le plus puissant des états fondés par les Doriens. D'un autre côté, elle avoit contracté des liaisons avec les villes achéennes qui confinoient à son territoire vers l'occident; en sorte que le gouvernement sicyonien se ressentoit du mélange des institutions achéennes.

Vers le temps de la bataille de Leuctres, sa constitution étoit, comme celle de l'Achaïe, une aristocratie mixte. Euphron, homme habile, mais relâché dans les principes, agent des Lacédémoniens à Sicyone, y exerçoit une grande influence; mais les Lacédémoniens s'étant trouvés hors d'état de porter si loin leur pouvoir et leurs intrigues, Sicyone fut obligée par la force des circonstances, de s'unir à la confédération des Thébains.

Euphron perdit son ascendant. Jaloux de recouvrer son autorité, sans s'occuper de l'honnêteté des moyens, il représenta aux principaux personnages d'Argos et de l'Arcadie, que si l'on permettoit aux familles riches de conserver leur rang et leur influence, Sicyone, à la première occasion, rentreroit dans l'alliance de Lacédémone; mais que si l'on y établissoit au contraire la démocratie elle conserveroit ses liaisons actuelles avec eux. Il ajouta que si on vouloit lui fournir les secours nécessaires, il se faisoit fort d'opérer cette révolution par un simple décret du peuple.

Les chefs argiens et arcadiens flattés de cette proposition, quoiqu'elle fût d'une immoralité révoltante, puisqu'elle tendoit à perdre ceux qui avoient été autrefois amis

d'Euphron, lui donnèrent l'assistance qu'il demandoit.

Euphron convoqua une assemblée du peuple sicyonien; puis en présence des auxiliaires d'Argos et d'Arcadie, il demanda le changement du gouvernement et l'égalité parfaite de tous les citoyens. Le décret passa. La crainte des troupes étrangères fit donner à Euphron et à quatre autres de ses partisans le commandement des forces du pays. Adéas, fils d'Euphron, fut élu chef d'un corps de mercenaires au service de la république.

Les mercenaires étoient les principaux instrumens que l'ambitieux Euphron se proposoit d'employer. Il s'occupa non-seulement de s'assurer leur attachement, mais d'augmenter leur nombre. Cependant, pour réussir dans l'un et l'autre dessein, il lui falloit plus d'argent que les revenus de l'état n'en pouvoient

fournir ; il osa risquer une chose qui, d'ordinaire, excitoit une violente indignation dans l'esprit du peuple ; il s'empara des trésors sacrés des temples, et appliqua à l'exécution de ses projets les revenus destinés au service des dieux. Ces ressources ne suffisant pas encore, il opprima les particuliers. Il encouragea les accusations de *Laconisme*, c'est-à-dire de crime d'attachement au parti des Lacédémoniens, dont lui-même naguères avoit été le chef.

Lorsqu'il se sentit assez puissant, il dirigea ses efforts contre ceux dont il avoit quelque rivalité à craindre. La mort ou l'exil le débarrassèrent de quelques-uns de ses collègues ; il concentra dans ses mains toute l'autorité, et devint véritablement tyran de Sicyone. Pendant ce temps-là, il ne perdoit pas de vue ses liaisons politiques avec d'autres états, et prévenoit

les obstacles que la confédération pouvoit opposer à son ambition, soit en faisant des largesses pécuniaires, soit en tenant ses troupes toujours prêtes à marcher partout où il seroit besoin.

Lorsqu'un peuple est resté long temps sans courir de dangers de la part d'un ennemi extérieur, la jalousie démocratique se fait sentir jusques dans le système militaire; c'est ce qui étoit arrivé aux Syracusains, lors de l'expédition des Athéniens en Sicile. Mais lorsqu'il y avoit eu des guerres longues et fréquentes, l'esprit démocratique se relâchoit de son austérité, et souffroit qu'une sorte d'autorité monarchique s'introduisît dans ce qui concernoit les opérations militaires. De-là étoit résulté que les Arcadiens, dont l'union s'étoit formée au milieu des orages d'une guerre qui embrasoit presque

toute la Grèce, avoient confié le commandement militaire de toutes leurs petites républiques à un seul général en chef, sous l'inspection de l'assemblée des dix-mille.

Enée de Stymphalie qui en remplissoit les fonctions, vit avec indignation les excès d'Euphron. Il se servit du pouvoir illimité dont il étoit investi, pour faire une action généreuse. Il envahit Sicyone, et, comme il étoit impossible de résister à un allié qui avoit de si grands moyens à sa disposition, il s'empara de la citadelle, alors imitant la politique libérale d'Epaminondas, il réunit les principaux citoyens, et rappela tous ceux qu'un jugement illégal ou la terreur avoient forcé de s'expatrier.

Euphron trouva encore des ressources dans son génie et dans son immoralité. Il s'enfuit de la ville, eut des communications avec le gou-

vernement de Corinthe, et voulant se réconcilier avec les Lacédémoniens, il leur proposa d'introduire une garnison de leurs troupes dans le port de Sicyone; mais les Lacédémoniens, quoique tout disposés à profiter de sa trahison, ne lui accordèrent pas aisément la confiance qu'il sollicitoit. Bientôt il se présenta une occasion nouvelle d'intrigues à cet homme actif, changeant et peu scrupuleux.

Le général arcadien peu versé sans doute dans la politique, satisfait d'avoir expulsé le tyran, laissa aux Sicyoniens la faculté de se gouverner comme ils le jugeoient à propos, en se contentant d'établir dans la citadelle un commandant thébain.

Il étoit rare que dans une république de la Grèce il s'opérât une réconciliation parfaite entre les deux

partis aristocratique et démocratique. Les dissensions qui continuèrent de régner à Sicyone, empêchèrent que l'on prît des mesures efficaces pour recouvrer le port dont les Lacédémoniens s'étoient en effet emparés. D'un autre côté, Euphron qui avoit l'art d'attirer à son service des troupes mercenaires, s'en procura quelques-unes à Athènes, et offrit ses secours aux démocrates de Sicyone.

Cette faction mécontente d'Enée, ne balança pas à se remettre entre les mains de cet homme immoral. Euphron fut reçu dans la ville, et fit triompher pour le moment le parti démocratique.

Mais en agissant ainsi, il se déclaroit encore une fois l'ennemi de Sparte, et en même temps il risquoit d'encourir le ressentiment de la confédération thébaine. L'intrigue et la corruption furent les ressources qu'il

imagina : aussi hardi que fertile en expédiens, après s'être pourvu d'une grande somme d'argent, il se rendit à Thèbes. Ceux des Sicyoniens, que le général arcadien avoit rappelés de leur bannissement, étant instruits du voyage prochain d'Euphron, en conçurent des alarmes. Quelques-uns d'entr'eux, pour échapper aux malheurs qu'ils redoutoient, vinrent directement à Thèbes; ils furent encore plus inquiets lorsqu'ils virent Euphron reçu avec honneur, même avec amitié par les principaux chefs thébains. La crainte d'être de nouveau victimes de sa tyrannie, leur inspira une résolution désespérée. Ils s'introduisirent dans la citadelle pendant qu'on y tenoit une séance du conseil, et assassinèrent Euphron, sans espoir de s'échapper. Ils furent arrêtés en effet et mis en jugement devant le conseil qui étoit le princi-

pal tribunal criminel de Thèbes.

Tous le accusés nièrent le fait, excepté un seul qui ne se justifia qu'en alléguant la légitimité du meurtre.

Thébains, leur dit-il, décliner votre juridiction lorsqu'on est en votre pouvoir, ce seroit une entreprise illusoire. Je vais donc vous déclarer franchement quels motifs m'ont porté au meurtre dont on m'accuse. Ce fut d'abord parce que je le trouvai juste, et ensuite parce que j'étois convaincu que vous en jugeriez de même.

Je savois que lorsque vous jugeâtes nécessaire de sévir contre Archias et Hypates, pour des crimes semblables à ceux dont Euphron s'est couvert, vous n'attendîtes pas les vaines formalités d'un procès; vous usâtes des moyens qui étoient en votre pouvoir, pour leur infliger le châtiment qu'il avoient mérité; pénétrés de cette vérité que des hommes éminem-

ment scélérats, notoirement traîtres à la patrie et usurpateurs de l'autorité souveraine, sont condamnés à mort par la commune sentence du genre humain.

Après avoir détaillé les crimes dont Euphron s'étoit rendu coupable, envers les dieux et les hommes, il a, continua l'accusé, mis le comble à ses forfaits en introduisant les troupes des Athéniens vos plus cruels ennemis, et en osant, avec leur secours se révolter à main armée contre votre propre gouvernement. Voyant ses projets criminels déjoués, il s'étoit rendu dans votre ville avec de fortes sommes d'argent pour tenter d'autres moyens. S'il étoit entré les armes à la main sur votre territoire, et que je l'eusse tué, vous m'eussiez adressé des remerciemens, et lorsqu'il est venu pour vous séduire à prix d'argent et s'emparer ensuite de notre patrie,

vous me condamneriez, moi qui en ai fait justice? La violence d'un ennemi déclaré n'est pas toujours injuste, quels que soient ses dangers, mais la corruption réunit à la fois l'imposture, le danger et la honte.... Thébains, si vous me condamnez, vous vengerez le plus cruel de vos ennemis; si au contraire, vous décidez que mon action est louable, vous participerez à la justice qui a été rendue à vous et à vos alliés.

Nous avons déjà eu trop d'occasions de déplorer l'indulgence des Grecs pour l'assassinat, pour un crime qu'une politique bien entendue ne condamne pas moins que la religion et la morale. Cette funeste doctrine tenoit en général au mode vicieux de la dispensation de la justice parmi les Grecs.

Il est évident que de grands intérêts politiques étoient attachés à la

mort d'Euphron. Epaminondas lui-même, crut nécessaire de concourir, sinon à l'approbation du meurtre, du moins à l'impunité des meurtriers. Quant à Xénophon qui rapporte fort au long tous les détails de ce procès, il évite, selon sa coutume, d'émettre une opinion personnelle, et énonce le résultat en ces termes : « Le con-« seil thébain déclara qu'Euphron « avoit justement mérité l'attentat « commis sur sa personne. » Il restoit cependant à Sicyone des partisans d'Euphron qui le regardoient comme un martyr de la cause populaire. Ils firent réclamer son corps à Thèbes, l'obtinrent, et lui firent des obsèques solennelles au milieu de la place publique; distinction d'autant plus honorable que les mœurs des Grecs, comme celle des Romains, s'opposoient à ce que l'on fît des funérailles dans l'enceinte d'une ville.

Enfin ils rendirent un décret pour honorer à jamais sa mémoire.

CHAPITRE XXXVIII.

Changement dans la politique de la Grèce, à l'égard de Thèbes ; suite de l'histoire de cette république, jusqu'à la mort de Pélopidas.

Il s'étoit écoulé trente-sept ans depuis le rétablissement de la démocratie à Athènes. Cette république paroît avoir été à cette époque administrée fort sagement. Xénophon, dans son histoire, en faisant rarement mention, semble prouver que, comparativement aux autres états de la Grèce, il y régnoit un grand calme. Le ferme soutien que le gouvernement d'Athènes donnoit à la puissance chancelante de Lacédémone,

son opposition énergique, quoique modérée à l'ambition de Thèbes, sont des témoignages positifs que le peuple avoit en vue les véritables intérêts de l'état.

Cependant, la loi relative au crime de trahison, et les délations des sycophantes subsistoient dans toute leur force. Plusieurs Athéniens gémissoient dans l'exil, et c'étoit une chose si ordinaire qu'à moins que ces mesures politiques ne fussent accompagnées de violentes commotions, elles n'offroient à l'historien presque rien qui méritât d'être consigné dans ses annales. Xénophon ne parle qu'incidemment de quelques exils qui eurent lieu à Athènes; il n'en cite ni l'époque précise ni les motifs.

Timocrate, que nous avons vu plus haut dans son ambassade à la cour de Perse, dévoué aux intérêts

de Pélopidas et des Thébains, fut dénoncé à son retour par Léon son collègue, condamné à mort et exécuté. On l'accusoit d'avoir négligé et trahi les intérêts de l'état.

Il restoit encore à Athènes, ainsi que nous l'attestent divers passages de Lysias et d'Isocrate, des hommes dévoués à l'ancien parti aristocratique des quatre cents. Ils étoient en butte à la jalousie et aux vexations de la multitude. Cela explique pourquoi un grand nombre d'Athéniens étoient exilés.

Ces malheureux fugitifs s'étant réunis, s'emparèrent de la ville et du port d'Orope en Attique, sur la frontière de la Béotie [1]. Le gouvernement de la république en conçut de grandes inquiétudes. Craignant sans doute d'être mal secondé, il ne crut pas que les forces qui se trouvoient en

[1] L'an 366 avant J. C.

Attique, pussent suffire pour faire la guerre aux réfugiés; on rappela Charès avec les troupes qu'il commandoit dans le Péloponnèse.

Cette occasion ne fut pas négligée par les Sicyoniens. L'armée de Charès et ses talens personnels avoient été le principal appui du parti attaché aux Lacédémoniens dans le nord du Péloponnèse. Dès qu'il fut éloigné parti, les Arcadiens n'ayant plus rien à craindre pour leur propre pays, aidèrent les Sicyoniens à reprendre leur port.

D'un autre côté les Athéniens ne pouvant obtenir de secours de leurs alliés, et craignant les longueurs et les difficultés d'un siège, firent un accommodement avec la ganison d'Orope. Il fut convenu que la place resteroit en dépôt entre les mains des Thébains, jusqu'à ce que les différends entre les Athéniens de la ville,

et les refugiés eussent été vidés par un arbitrage amiable.

Lycomède de Mantinée conçut dans ces circonstances le projet d'une réunion entre l'Arcadie et Athènes.

Un décret de l'assemblée des dix-mille, l'autorisa à entreprendre cette négociation. Les Athéniens ne furent pas peu surpris de la proposition; plusieurs orateurs représentèrent qu'elle étoit contraire aux engagemens actuels avec Lacédémone. On répliqua que rien n'étoit plus propre qu'une telle alliance, à diminuer la puissance des Thébains dans le Péloponnèse; qu'elle ne présenteroit guères moins d'avantage aux Lacédémoniens eux-mêmes qu'aux Athéniens. En un mot, l'utilité de cette alliance fit cesser les objections et le traité fut conclu.

Lycomède en revenant d'Athènes, débarqua malheureusement dans un port du Péloponnèse, qui se trouvoit

par hasard tout rempli de réfugiés arcadiens : ceux-ci l'assasinèrent, et l'historien contemporain présente cet attentat comme inévitable dans une conjoncture pareille.

Le traité avec Athènes subsista ; mais les plans ultérieurs de celui qui l'avoit négocié paroissent en général avoir péri avec lui.

A juger de Lycomède d'après le peu que dit de lui l'historien qui n'étoit pas de son parti, c'étoit, eu égard à ses talens et à son caractère, l'homme qui après Epaminondas auroit été le plus propre à maintenir en Grèce la paix et une sage politique, si les circonstances eussent été meilleures.

Peu de temps après cet accommodement inattendu entre Athènes et l'Arcadie, un discours indiscret prononcé dans l'assemblée générale des Athéniens indisposa les Corinthiens. Ceux-ci effrayés s'empressèrent de

remplacer par des garnisons de leurs propres troupes toutes celles que les Athéniens avoient mises dans différentes places de leur territoire. Mais pour prévenir toute espèce de plainte, ils firent proclamer par des héraults que, si quelqu'Athénien se trouvoit lésé dans ses propriétés ou sa personne, il s'adressât aux magistrats qui lui rendroient aussitôt justice.

Vers le même temps, Charès arriva à Cenchrée avec la flotte athénienne; le peuple de Corinthe en prit de l'ombrage avec assez de raison. On remercia Charès des secours qu'il amenoit à la république; mais on refusa de recevoir sa flotte dans le port. Les troupes athéniennes furent tout à fait congédiées, et l'influence qu'Athènes avoit eue quelque temps à Corinthe cessa tout à fait.

Les Corinthiens craignirent que privés désormais de l'appui des Athéniens, ils ne fussent accablés par les forces de la confédération thébaine. En conséquence ils sondèrent les dispositions du gouvernement de Thèbes, qui les engagea à envoyer une ambassade dans cette ville. Ils demandèrent d'abord qu'on leur permît d'en conférer avec leurs alliés, et cette autorisation leur fut accordée.

Les Lacédémoniens consultés par les Corinthiens, les exhortèrent à faire la paix ; ils déclarèrent même avec plus de générosité que de prudence, qu'ils tenoient quittes de leurs engagemens ceux de leurs alliés qui voudroient faire la paix ; mais que pour eux, s'en rapportant à la volonté divine, ils ne mettroient point bas les armes, et ne se soumettroient jamais à abandonner la Messénie ;

héritage qu'ils tenoient de leurs ancêtres.

Les ministres de Corinthe ayant rapporté cette réponse, on ouvrit aussitôt des négociations avec Thèbes. Les Thébains proposèrent une alliance offensive et défensive; mais les Corinthiens s'y refusèrent, disant que ce seroit changer une guerre pour un autre; que leur unique objet étoit une paix juste et durable. Les Thébains admirant leur courage, malgré l'imminence des dangers qui les menaçoient, acquiescèrent à leur désir. La paix fut conclue au nom de la confédération, sous la condition que chaque partie contractante conserveroit le territoire qu'elle occupoit avant la guerre. Cette convention fut déclarée commune aux Phliusiens et aux Epidauriens.

Les Phliusiens s'empressèrent d'évacuer Thyamie sur le territoire de

Sicyone, espérant que les Argiens leur rendroient Tricrane; mais ceux-ci refusèrent d'exécuter le traité, et prétendirent que Tricrane faisoit légitimement partie de l'Argolide.

Malgré cette défection, Lacédémone ne manquoit pas encore d'alliés puissans. Le jeune Denys qui avoit succédé à son père sur le trône de Syracuse, étoit plein de bonne volonté pour tenir les engagemens de son prédécesseur. A Athènes, l'esprit public n'étoit pas très-disposé en faveur des Lacédémoniens; mais, ce qui revenoit au même, on y étoit jaloux de la puissance de Thèbes. Le zélé défenseur de la paix universelle parmi les Grecs, Isocrate, étoit du grand nombre des Athéniens qui voyoient avec inquiétude l'ambition déclarée de Thèbes, soutenue par des forces toujours croissantes et dirigée par des talens consommés. Un dis-

cours de ce rhéteur, sous la forme d'une harangue prononcée dans l'assemblée lacédémonienne par le prince Archidamus, étoit véritablement un ouvrage politique, dont l'objet étoit à la fois d'encourager les Lacédémoniens à résister aux Thébains, de confirmer les Athéniens dans leur alliance avec Sparte, et de justifier aux yeux des Grecs en général, les prétentions des Lacédémoniens sur la Messénie.

Les événemens qui ne tardèrent pas à arriver, démontrèrent la justesse des motifs qui avoient engagé Agésilas et ses partisans à faire la guerre avec tant d'opiniâtreté, plutôt que d'accepter les conditions humiliantes et oppressives d'une paix précaire.

Au moment d'entrer en campagne [1], les Lacédémoniens reçurent

[1] L'an 365 avant J. C.

les secours d'usage du tyran de Syracuse; ils réunirent leurs troupes, et leur premier exploit fut la reprise de la ville importante de Sellasie. Quant aux Péloponnésiens alliés de Thèbes, ils se firent avec acharnement la guerre les uns aux autres. Les Eliens irrités contre les Arcadiens, s'emparèrent de Lasion en Triphylie, qui leur avoit jadis appartenu, et qui étoit alors sous la dépendance de l'Arcadie. Les Arcadiens, pour se venger, firent une invasion dans l'Elide; toutes les villes situées dans les montagnes, à l'exception de Thraustos, leur ouvrirent leurs portes, et les vainqueurs marchèrent contre Olympie, dont ils s'emparèrent sans résistance.

Ils se portèrent ensuite contre Elis. Leurs gardes avancées entrèrent dans cette ville dépourvue de fortifications, et pénétrèrent jusqu'à la place

publique; mais là, elles furent chargées par la cavalerie élienne, que soutenoit un corps d'infanterie, et repoussées avec perte.

Les démocrates d'Elis, de concert avec l'ennemi, s'emparèrent de la citadelle; mais le parti des aristocrates reprit aussitôt cette forteresse. Les chefs de la démocratie et leurs adhérens prirent la fuite au nombre de quatre cents; ils se joignirent aux Arcadiens, et s'emparèrent de Pylus, à trois lieues d'Elis. Ce fut un point de ralliement, où leur nombre fut sans cesse grossi par d'autres réfugiés. Les Eliens si vigoureusement attaqués, n'auroient sans doute pas été en état de tenir long-temps, mais les Achéens, leurs voisins, crurent devoir les secourir, et leur envoyèrent des troupes. Les Arcadiens se retirèrent après avoir ravagé la campagne. La suite de cet événement fut le renou-

vellement de l'alliance entre l'Elide et Lacédémone.

Il s'étoit formé dans la Béotie des intrigues contre le gouvernement thébain. Le foyer de la conspiration étoit Orchomène, la seconde ville de la Béotie par son importance, et celle qui, la dernière, avoit consenti à reconnoître la souveraineté de Thèbes. C'étoit l'usage de passer de temps en temps en revue toute la cavalerie béotienne; les conspirateurs étoient pour la plupart du nombre des trois cents cavaliers que fournissoit Orchomène; ils choisirent une de ces revues pour l'exécution du complot.

Les Béotarques découvrirent la conjuration; ceux des conspirateurs qui étoient habitans des petites villes, reçurent leur pardon, mais les cavaliers orchoméniens furent amenés chargés de chaînes devant le peuple thébain assemblé. Ils furent tous

condamnés à mort. On ordonna de plus, que la ville d'Orchomène seroit détruite, et tous les habitans vendus comme esclaves.

Pour mettre ce décret à exécution, les Thébains marchèrent en armes contre Orchomène qui se trouvoit désormais privée de ses chefs et de sa cavalerie. Après s'être emparés de la place, ils passèrent tous les hommes au fil de l'épée, et vendirent les femmes et les enfans [1].

Le gouvernement thébain tourna

[1] Suivant Pausanias, cet événement se passa en l'absence de Pélopidas et d'Epaminondas; le premier étant alors prisonnier en Thessalie, et l'autre conduisant une armée à son secours. Diodore place le même fait trois années après la délivrance de Pélopidas. Quant à Xénophon, plus occupé des affaires du Péloponnèse dont il étoit en quelque sorte témoin oculaire, il n'a fait aucune mention de ces événemens de la Béotie et de la Thessalie.

(*Note de l'auteur.*)

ensuite ses armes contre Alexandre, tyran de Phères. Pélopidas, avec une armée de sept mille hommes, passa les défilés des Thermopyles. Alexandre l'attendit avec des forces supérieures dans une position avantageuse, où Pélopidas l'attaqua, comptant sur l'excellente discipline des Béotiens pesamment armés. Pélopidas perdit la vie dans la bataille; cependant ses troupes remportèrent une victoire complète, si l'on en croit Diodore, Cornélius Népos et Plutarque; mais Xénophon, dans la notice sur Alexandre de Phères, et Polybe dans la relation de l'expédition de Pélopidas en Thessalie, nous donnent lieu de croire que le résultat de cette journée fut douteux.

Les événemens qui suivirent ne sont guères plus clairs; au surplus, il est probable que les affaires des Thébains en Thessalie continuèrent

d'être sagement conduites. Le résultat, selon Xénophon, fut un traité de paix et d'alliance avec le tyran, et un accommodement, sous la médiation de Thèbes, entre Alexandre et les villes thessaliennes.

Epaminondas, dans le cours de la guerre contre Athènes, ne fit aucune invasion en Attique; mais il forma le hardi projet de rendre Thèbes une puissance maritime, et de disputer à Athènes l'empire de la mer. Il secourut en effet Rhodes, Chios et Byzance contre la flotte athénienne que commandoit Lachès, et il détermina ces divers états à former une alliance avec Thèbes. Quoiqu'il ait obtenu du succès dans ces expéditions, il est certain qu'il ne fut jamais en état d'arracher aux Athéniens leur empire sur la mer.

Dans cette même année, Timothée, général en chef des forces de mer

et de terre de la république athénienne, secourut Cyzique dans la Propontide, assiégée sinon par Epaminondas en personne, du moins par son armée. Il prit les villes de Tarone et de Potidée, sur la côte de Thrace, et depuis cette époque il n'est plus question d'entreprises navales de la part des Thébains.

CHAPITRE XXXIX.

Guerre d'Elide et d'Arcadie. Pillage du trésor d'Olympie. Quatrième expédition des Thébains dans le Péloponnèse. Bataille de Mantinée.

L'ANNÉE suivante [1], Archidamus, à la tête d'une armée lacédémonienne, entra en Arcadie, s'empara de la ville de Cromnus, y mit une garnison,

[1] L'an 364 avant J. C.

et se retira ensuite. Les Arcadiens évacuèrent l'Elide, et formèrent le siège de Cromnus.

Archidamus ne les attaqua pas dans leurs lignes, mais pour les contraindre à lever le siège, il ravagea plusieurs provinces d'Arcadie. Voyant que cet expédient ne lui réussissoit pas, il livra bataille à l'ennemi. Les Lacédémoniens, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir à enfoncer un corps d'élite de l'armée arcadienne, nommé les Eparites. Il paroît que cette institution des Eparites fut créée par les chefs habiles qui avoient présidé à l'union de l'Arcadie. C'étoient des citoyens choisis parmi tous les états de l'union, et qui étoient toujours prêts à combattre pour la défense de la nation entière. Archidamus fut grièvement blessé dans le combat. Les Spartiates perdirent plusieurs hommes de mar-

que ; cependant ils restèrent maîtres du champ de bataille.

Le lendemain on se disposoit à renouveler le combat, lorsqu'un des vieillards lacédémoniens, se défiant peut-être de l'habileté des chefs, s'écria : A quoi sert-il de nous battre, ne vaut-il pas mieux conclure une trève ? la proposition d'un armistice fut acceptée par les Arcadiens ; mais ils élevèrent un trophée en s'attribuant la victoire.

Les Lacédémoniens, après avoir rendu aux morts les derniers devoirs, se retirèrent en vertu de la trève. Un de leurs détachemens revint sur ses pas pendant la nuit, attaqua les Arcadiens, et força leurs lignes sur un point. Comme ils furent obligés ensuite de se retirer avec précipitation, une partie seulement de la garnison de Cromnus eut le temps de se sauver. Il resta plus d'une centaine

d'hommes enfermés dans la place.

La présence de l'armée arcadienne devant Cromnus avoit donné aux Eliens la facilité de tourner leurs forces contre ceux de leurs concitoyens fugitifs qui s'étoient emparés de Pylos. Ils les défirent en bataille rangée, et leur firent environ 200 prisonniers; tous ceux d'entr'eux qui étoient citoyens d'Elis furent mis à mort, les autres furent vendus comme esclaves. Les villes de Pylos et de Marganée furent prises après un siège régulier.

Les fêtes à l'occasion de la cent quatrième Olympiade s'approchoient; une garnison arcadienne étoit maîtresse d'Olympie et des pays environnans. Les Arcadiens ne voulurent pas rendre cette ville aux Eliens pour la célébration des fêtes : c'étoit risquer de blesser les préjugés et de se faire beaucoup d'ennemis, en trou-

blant des solennités auxquelles toute la Grèce prenoit part. Ils cherchèrent à y remédier jusqu'à un certain point, en faisant revivre les disputes sur le droit des Eliens de présider à ces jeux.

Les Arcadiens ne voulurent pas présider les fêtes en leur propre nom; ils prétendirent rétablir le droit que les Pisans n'avoient jamais cessé de faire valoir contre ce qu'ils appeloient une usurpation. Ils se ménagèrent ainsi la bienveillance et l'assistance de plusieurs états de la Grèce. Les Argiens leur envoyèrent deux mille hoplites pour les aider à maintenir le droit des Pisans. Les Athéniens eux-mêmes envoyèrent trois cents cavaliers.

D'un autre côté les Eliens qui regardoient la présidence des jeux olympiques, comme le plus précieux héritage qu'ils eussent reçu de leurs

pères, résolurent de ne rien épargner pour le revendiquer. Ils mirent les Achéens dans leurs intérêts, et marchèrent à l'improviste sur Olympie.

Les Eliens, malgré l'habitude qu'ils avoient de la guerre, passoient chez les Grecs pour de très-mauvais soldats. Les Arcadiens dédaignèrent de prendre des précautions contre de pareils ennemis. Les jeux étoient en pleine activité lorsqu'on apprit que les Eliens étoient déjà arrivés près du bosquet qui servoit de ligne de démarcation. Les Arcadiens prirent les armes, et coururent à leur rencontre. Les Eliens s'avancèrent en bon ordre, rompirent du premier choc la phalange arcadienne, et obtinrent le même succès contre les Argiens qui venoient pour la soutenir. Les vainqueurs les poursuivirent jusqu'à l'enceinte du théâtre et des bâtimens sacrés; mais là on fit

pleuvoir sur eux des armes missiles, et ils furent obligés à se retirer.

Les Arcadiens se retranchèrent pendant la nuit, et le lendemain matin les Eliens n'osèrent pas tenter un assaut. Ne se sentant pas assez puissans pour prendre Olympie de vive force, ni assez riches pour subsister long-temps hors de leur pays, ils furent obligés de retourner à Elise sans profiter de leurs avantages.

La retraite des Eliens victorieux laissa les Arcadiens en pleine liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos.

Leurs forces militaires étoient sans doute assez nombreuses pour tirer vengeance d'un tel affront, mais l'Arcadie comme l'Elide étoit dépourvue de moyens pécuniaires. Les Eparites qui n'étoient pas assez pauvres pour ne point posséder d'esclaves, avoient les facultés nécessaires pour vivre sur leur propre territoire, ou pour

faire dans une province voisine une course de peu de durée ; mais leur séjour prolongé à Olympie avoit épuisé toutes leurs ressources ; ils avoient besoin d'argent, et le trésor d'Olympie étoit en leur pouvoir. Il leur fut impossible de résister à une tentation de cette nature.

Peu effrayés sans doute du danger de s'exposer à la vengeance des dieux, ils bravèrent le péril plus certain de se rendre, à la face des Grecs, coupables d'un sacrilège ; espérant trouver dans les résultats du crime lui-même son impunité.

On n'a peut-être jamais connu publiquement le montant des sommes importantes dont s'emparèrent les Arcadiens, mais il paroît que leur gouvernement avoua sans détour les sources d'où il tiroit la solde, qui fut depuis cette époque régulièrement payée aux Eparites.

Ceux qui avoient conseillé et commis cette impiété étoient les chefs du parti démocratique ; mais à Mantinée où dominoit l'aristocratie, on se récria contre la profanation. Les Mantinéens envoyèrent à Mégalopolis des députés pour faire des protestations ; au lieu d'accepter leur part du butin, ils s'imposèrent eux-mêmes une taxe pour la solde de leurs Eparites.

Les adhérens de la faction démocratique, croyant avoir un parti assez puissant dans l'assemblée des dix mille, citèrent les principaux citoyens de Mantinée devant cette assemblée pour rendre compte de leur conduite. Les Mantinéens refusèrent de comparoître ; on les condamna par contumace. Un corps d'Eparites fut chargé de mettre le décret à exécution. Mais les Mantinéens opposèrent la force à la force, ils refusèrent d'ad-

mettre les délégués de l'assemblée générale. Cette démarche des Mantinéens étoit une déclaration de guerre civile.

Cependant la superstition militoit puissamment en leur faveur. On craignit la vengeance des dieux, aussi-bien que de s'attirer l'inimitié de la Grèce. Bientôt une grande majorité de l'assemblée des dix mille rapporta l'ancien décret, et il fut déclaré qu'on ne détourneroit dorénavant aucune somme du trésor olympien.

Cette résolution mit les auteurs du sacrilège dans le plus grand péril, en les privant des ressources sur lesquelles ils avoient compté; ils ne pouvoient plus désormais s'attacher les Eparites, en leur donnant une forte paye. Les démocrates, dans cette position fâcheuse, s'adressèrent à Thèbes qui avoit le plus grand intérêt de les soutenir, car leur disgrace entraî-

noit une nouvelle alliance entre l'Arcadie et Lacédémone.

Thèbes se prépara en conséquence à envoyer des troupes, mais l'assemblée des dix mille fit prier le gouvernement thébain par ses ministres, de suspendre la marche de l'armée jusqu'à ce que les circonstances l'eussent rendu nécessaire. Les Thébains y ayant consenti, on agita dans l'assemblée la question relative à la guerre contre l'Elide, et à la possession d'Olympie. L'assemblée reconnut solennellement que les Arcadiens n'avoient aucun droit à la surveillance du temple et à la présidence des fêtes, qu'ils consentoient à les remettre aux Eliens, et qu'ainsi toute cause de guerre devoit cesser. Les Eliens reçurent avec joie de pareilles ouvertures. On conclut une trève. Des ministres de tous les états d'Arcadie s'assemblèrent à Tégée pour conférer

avec les ambassadeurs de l'Elide.

Tous les efforts des Arcadiens attachés à l'aristocratie, ne purent empêcher la présence insultante au congrès d'un général thébain, avec une suite de trois cents hoplites béotiens. On célébra cependant par des festins et des réjouissances le prochain rétablissement de la paix. Tous les Arcadiens de distinction y prirent part, excepté ceux qui avoient trempé dans le sacrilège commis à Olympie. Ceux-ci avoient des intelligences secrètes avec les Thébains; un grand nombre des Eparites leur étoient dévoués; secondés par ces auxiliaires, ils s'emparèrent des portes de la ville, et arrêtèrent, au milieu des festins, les envoyés de toutes les villes d'Arcadie.

Les personnes ainsi arrêtées étoient en si grand nombre, que la prison publique ne put les contenir toutes : on fut obligé d'en mettre une partie

dans une autre maison; plusieurs s'échappèrent, soit en escaladant les murailles de la ville, soit en corrompant les gardes. Parmi ceux qui se sauvèrent, furent la plupart des principaux Mantinéens; ceux-là même, dont les conjurés regardoient l'arrestation comme la plus importante.

La nouvelle de cet événement étant parvenue à Mantinée, qui n'étoit qu'à environ quatre lieues de Tégée, ses citoyens envoyèrent des hérauts demander la mise en liberté de ceux de leurs compatriotes qui restoient détenus; offrant d'ailleurs, si quelques-uns étoient accusés de trahison contre l'union, de se porter garans de leur comparution devant l'assemblée générale.

Le général thébain fut déconcerté par la prudence et l'énergie des Mantinéens. Craignant les suites de la violence à laquelle il s'étoit porté,

il rendit la liberté à tous les prisonniers. Il chercha à se justifier, en alléguant qu'il avoit été trompé par de fausses informations sur un complot, tendant à livrer Tégée aux Lacédémoniens, et sur l'approche d'une armée de cette nation.

On n'ajouta aucune foi à cette excuse; mais on l'accepta, et on laissa partir le général thébain sans l'inquiéter. Cependant les Arcadiens envoyèrent des ministres à Thèbes pour accuser l'auteur de cette violation du droit des gens, et demander qu'il fût puni de mort.

Epaminondas remplissoit alors les fonctions de général en chef; ce qui, d'après la constitution, lui donnoit une autorité presque royale. Ce fut à lui que les ambassadeurs arcadiens s'adressèrent. Epaminondas leur répondit que, si l'officier thébain commandant à Tégée avoit commis

une faute, ce n'étoit pas en arrêtant les principaux Arcadiens, mais en leur rendant la liberté; que les Thébains ayant pris part à la guerre, dans la seule intention de secourir l'Arcadie, toute négociation de paix sans communication préalable avec Thèbes, étoit une trahison contre la confédération. Soyez donc assurés, continua-t-il, que nous marcherons en Arcadie, et qu'à l'aide de nos nombreux amis qui restent fidèles à la cause commune, nous pousserons la guerre avec vigueur.

La connoissance de cette réponse mit en fermentation tout le Péloponnèse. Les gouvernemens de l'Arcadie, de l'Elide et de l'Achaïe furent indignés de l'arrogance de Thèbes. Ils envoyèrent en commun des ambassadeurs à Athènes; persuadés que les Athéniens se croiroient engagés par leur propre intérêt, encore plus

que par les traités, d'empêcher les Thebains de se rendre maîtres du Péloponnèse.

Ils ne furent pas déçus dans leur attente. Ils firent la même proposition à Lacédémone qui les accueillit; mais nous trouvons une preuve frappante de l'humiliation de Lacédémone à cette époque, dans une mesure qui fut adoptée sans hésitation, et qui, dans les beaux jours d'Agésilas, eût été rejetée avec mépris et indignation.

Il fut convenu que, lorsque les troupes combinées se trouveroient sur le territoire d'un des états de la nouvelle confédération, le commandement en chef appartiendroit au général de cette même république, sous la direction de son gouvernement particulier.

Ce fut alors que les Thébains, sous les ordres d'Epaminondas, entrepri-

rent leur quatrième expédition contre le Péloponnèse. Les forces dont il pouvoit disposer et le zèle qu'elles montroient eussent suffi pour enflammer l'ambition d'un homme ordinaire. Les villes d'Eubée étoient alliées de Thèbes, et engagées par le traité à mettre sur pied pour le service de la confédération tous les hommes en état de porter les armes.

De nombreux auxiliaires thessaliens furent envoyés par Alexandre de Phères, et par les villes qui avoient dernièrement résisté à l'autorité de ce chef, car toutes ces villes jouissoient entr'elles d'une paix profonde, et étoient également alliées des Thébains. La Locride étoit complètement au pouvoir de Thèbes. Mais la Phocide réclamant hautement son indépendance, refusa de fournir le contingent qu'on lui demandoit. Les termes de notre alliance, répondirent

les Phocidiens, nous obligent à secourir les Thébains s'ils sont attaqués, mais non à marcher avec eux lorsqu'ils sont les agresseurs.

Epaminondas se hâta de passer l'isthme, et s'arrêta à Némée, afin d'intercepter les secours que les Athéniens se proposoient d'envoyer aux Lacédémoniens, mais le gouvernement d'Athènes eut la prudence de faire passer ses troupes par mer sur la côte de la Laconie.

Le général thébain s'avança à Tégée, et y fut rejoint par ses alliés du Péloponnèse. Argos jalouse de Lacédémone en toute occasion, étoit alors assez tranquille dans son intérieur pour envoyer des troupes au dehors. La Messénie étoit dévouée aux Thébains, qui avoient aussi dans leurs intérêts plusieurs villes arcadiennes: telles étoient particulièrement Tégée, Mégalopolis, Asée et Pallantium.

L'armée d'Epaminondas, selon Diodore, étoit forte de plus de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille chevaux.

L'armée de la confédération lacédémonienne, de beaucoup inférieure, s'assembloit vers le même temps à Mantinée. Les troupes d'une partie de l'Arcadie, de l'Achaïe et de l'Elide en composoient la majeure partie. Les Lacédémoniens envoyèrent leur cavalerie, un corps de mercenaires, et une très-petite partie de l'infanterie, et gardèrent le reste chez eux.

Le général thébain resta quelque temps dans l'inaction avec toutes ses troupes sous les murs de Tégée. Xénophon le loue de cette mesure, en des termes qui prouvent que, dans le temps, la conduite d'Epaminondas fut critiquée.

Les alliés firent de vives représentations à Lacédémone. Le gouverne-

ment de Sparte ordonna enfin à tout le reste de ses forces de se mettre en marche sous les ordres d'Agésilas.

Epaminondas prit tout d'un coup son parti. Instruit qu'Agésilas étoit déjà arrivé à Pallène, il donna l'ordre à son armée de se mettre en marche. La route de Sparte par Sellasie étoit tout à fait libre, et les Lacédémoniens étoient si peu sur leurs gardes, que ce fut, comme dit Xénophon, la providence qui permit qu'un Crétois vînt avertir Agésilas du danger, et le prévenir que Sparte pouvoit être prise comme un nid d'oiseaux, privé de ses défenseurs.

Agésilas s'empressa de rétrograder, et arriva avant Epaminondas. N'ayant plus l'espoir de prendre la ville par surprise, le général thébain s'établit sur une hauteur qui la dominoit. On peut assurer, dit Xénophon, qu'en cette circonstance, l'interven-

tion des dieux fut visible. Chose étrange? Archidamus, ayant avec moins de cent hommes, attaqué cette position avantageuse, les Thébains, ces fiers vainqueurs des Lacédémoniens, malgré les avantages du nombre et de la position, n'attendirent pas l'attaque de leurs ennemis; ils prirent honteusement la fuite, et laissèrent sur le champ de bataille plusieurs de leurs principaux officiers. Archidamus se rendit maître presque sans perte de cette position importante, et éleva un trophée.

Plutarque nous rapporte à l'occasion de ce combat une anecdote extraordinaire. Isadas, fils de Phébidas, jeune Spartiate, singulièrement beau dans sa personne, s'étant frotté d'huile, suivant la coutume des Grecs, après avoir pris un bain, sortit à la première alarme, tenant une lance dans une main et une épée dans l'au-

tre ; il accourut tout nu au premier rang, et fit un grand carnage des ennemis sans recevoir une seule blessure. On le récompensa de ce trait de valeur, en lui décernant une couronne ; mais on le punit d'avoir violé les règlemens militaires, et on le condamna à une amende de mille drachmes [1].

Epaminondas ne jugea pas à propos d'attendre l'arrivée de l'armée mantinéenne, qui déjà marchoit au secours de Lacédémone. Fertile en ressources, il trouva dans l'avortement d'un projet, le moyen d'en exécuter un autre.

C'étoit la saison de la moisson ; il

[1] Environ 900 francs. — Le savant James Byrmes prétend que c'est cette action du jeune Isadas qui est représentée par la statue du gladiateur combattant, qui étoit naguères à Rome un des ornemens de la Villa-Borghèse, et qu'on a apportée sur la fin de 1808 au musée Napoléon. (*Extrait d'une note de l'auteur.*)

pensa que les Mantinéens, qui avoient renfermé dans leurs murailles leurs esclaves et leurs troupeaux, pendant qu'il infestoit les environs de Tégée, voudroient profiter de son absence pour faire leur récolte. Il hâta son retour, avec le dessein de s'emparer des esclaves, des troupeaux et du produit des moissons.

Après une marche difficile de dix lieues, il permit à son infanterie de s'y reposer, mais il fit entrer sur-le-champ sa cavalerie sur le territoire de Mantinée. Comme il l'avoit prévu, tous les esclaves occupés aux travaux des champs, les bestiaux, et un grand nombre des citoyens qui n'avoient pas atteint ou avoient dépassé l'âge du service militaire, étoient dispersés dans la campagne.

L'approche de la cavalerie thébaine répandit l'alarme. Un corps de cavalerie athénienne venoit d'ar-

river, fatigué d'une marche forcée de deux jours. Les hommes et les chevaux n'avoient pas encore pris leur nourriture, lorsque les Mantinéens implorèrent la protection de leurs alliés. Les Athéniens tout harassés qu'ils étoient, auroient eu honte de refuser leur secours dans des circonstances aussi critiques. Ils remontèrent aussitôt à cheval, et attaquèrent la cavalerie thébaine et thessalienne, supérieure en nombre, et la plus renommée de toute la Grèce. On se battit avec acharnement; les Athéniens remportèrent l'avantage ; les Mantinéens sauvèrent toutes leurs propriétés [1].

La situation d'Epaminondas étoit critique. Cette confédération de petites républiques militaires, qui toutes avoient mis sur pied la plus gran-

[1] Diodore nous a transmis le nom du commandant athénien, il s'appeloit Hégélochus.

de partie de leur population, n'étoit pas assez riche pour faire subsister tant de troupes. La durée de l'expédition étoit rigoureusement fixée; les armées des anciens n'avoient pas de magasins comme celles des modernes. Les soldats d'Epaminondas éprouvoient déjà des besoins qui ne pouvoient que devenir toujours croissans; d'ailleurs, le terme du commandement d'Epaminondas fixé par son gouvernement, étoit sur le point d'expirer. Les troupes auxiliaires du nord demandoient à rentrer dans leurs foyers. C'en étoit fait de sa réputation, si, avec des forces aussi supérieures, il n'eût éprouvé que des échecs. Son expédition avoit été la cause immédiate de l'union entre Athènes, l'Elide, l'Achaïe et la plus grande partie de l'Arcadie: s'il se retiroit sans remporter une victoire signalée, ceux des Arcadiens qui avoient

pris fait et cause pour les Thébains, alloient être accablés par leurs adversaires. La Messénie qui commençoit à refleurir sous la protection de Thèbes, alloit retomber au pouvoir de l'ennemi. Enfin une éclatante victoire lui étoit encore nécessaire pour qu'il pût, avec sûreté pour sa personne, retourner dans son pays. Une bataille étoit donc indispensable; s'il succomboit, c'étoit pour lui une réflexion consolante, qu'il auroit succombé en cherchant à donner à Thèbes l'empire de la Grèce.

Epaminondas ayant annoncé à ses troupes l'intention où il étoit d'engager une affaire décisive, ses soldats s'y préparèrent avec joie. Quelques-uns des hoplites arcadiens demandèrent à s'enrôler dans la légion thébaine, dont les soldats étoient armés de massues; cette légion étoit moins utile sans doute par l'espèce d'arme

dont elle se servoit, que par l'enthousiasme qu'elle inspiroit, en rappelant la mémoire d'Hercule, que les Thébains s'enorgueillissoient d'appeler à la fois leur dieu et leur compatriote.

De grand matin, le général thébain forma son ordre de bataille, et se plaça sur la gauche, non pas directement en face de Mantinée, mais du côté de la base du mont Ménale, qui bornoit à l'occident la vallée, dans laquelle Mantinée et Tégée se trouvoient situées. Dans cette forte position, et à la vue de l'ennemi, il étendit sa phalange, et forma ses dispositions comme s'il vouloit camper.

D'après les arrangemens auxquels la nécessité avoit forcé les Lacédémoniens de souscrire, l'armée de la confédération étant sur le territoire de Mantinée, devoit être commandée en chef par les généraux man-

tinéens, sous la direction du gouvernement de Mantinée.

Au défaut d'un Lycomède, dont les hautes qualités auroient suppléé aux vices d'un pareil système, la présence d'Agésilas, quoique non investi du commandement suprême, eût produit le meilleur effet. On eût montré de la déférence à son rang et à son expérience consommée, au moins lorsque le danger étoit imminent; mais il paroît qu'Epaminondas tira, de sa tentative malheureuse contre Sparte, cet avantage qu'Agésilas et une grande partie de ses troupes destinées d'abord à faire la campagne d'Arcadie, furent obligées de rester dans la Laconie, pour la protéger contre une nouvelle insulte. Nous ignorons quels étoient les officiers qui commandoient en Arcadie; l'histoire ne nous à transmis que le récit de leurs fautes. Ils

se préparèrent néanmoins à lutter avec des forces moindres d'un tiers, contre le génie d'Epaminondas.

Ils furent complètement trompés par ses manœuvres. Après s'être rangés en ordre de bataille, ils s'imaginèrent qu'Epaminondas n'avoit pas intention de livrer le combat. Les confédérés laissèrent en conséquence se disperser une partie de leurs troupes.

Epaminondas voyant le succès de sa feinte, se hâta d'en profiter; il donna ordre de reprendre les armes, et de marcher en avant. Les Thébains formoient leur phalange très-épaisse, et y mettoient jusqu'à cinquante hommes de profondeur, espérant ainsi parvenir à rompre le front de l'ennemi, au risque d'être eux-mêmes tournés sur les flancs. C'étoit par cette méthode qu'ils avoient gagné les batailles de Délium et de Leuc-

tres. Dirigeant ses principaux efforts contre la droite de l'ennemi, Epaminondas forma sa ligne suivant la méthode ordinaire des Grecs. Sa colonne d'attaque étoit un corps d'élite, qu'il plaça en avant de son aile droite. Il suivit les mêmes principes pour la disposition de sa cavalerie, et la distribua sur les flancs de l'infanterie.

Les généraux ennemis, chez lesquels ne régnoit presque aucun ordre, n'avoient pas pourvu aux moyens d'accepter ou de refuser à leur gré la bataille. L'alarme et la confusion se jetèrent dans leur armée. Cependant, l'ordre fut un peu rétabli avant le commencement de l'action. Les Arcadiens furent placés à droite au poste d'honneur; les Lacédémoniens occupèrent le second rang, et la cavalerie fut placée sur les deux ailes.

La cavalerie engagea la bataille;

celle des Lacédémoniens n'étoit pas accompagnée de ces fantasins, armés à la légère, qui arrêtoient quelque temps les efforts de l'ennemi. Les Thébains, au contraire, en avoient un grand nombre, et ils obtinrent dès ce premier moment un avantage marqué.

La phalange Thébaine conduite par Epaminondas, éprouva une résistance opiniâtre de la part de l'infanterie lacédémonienne et arcadienne, mais à force de persévérance elle rompit les rangs. La partie la plus redoutable de l'armée ennemie étant enfoncée, le reste de l'infanterie fut bientôt en déroute.

On ne tarda pas à sentir combien la destinée d'une multitude d'hommes peut dépendre de la vie d'un seul. Au moment où la victoire étoit déjà décidée, mais lorsque les Lacédémoniens résistoient encore, Epaminon-

das reçut une blessure mortelle. La nouvelle de ce désastre jeta une terreur panique dans son armée. On n'avoit pas suffisamment pourvu à lui nommer un successeur en cas d'événement. Tous les officiers supérieurs se disputant l'autorité, toute subordination cessa; on fit à peine des efforts pour profiter de la victoire qui étoit gagnée. Les Thébains pesamment armés restoient sur le champ de bataille, occupés à relever les morts et les blessés, mais sans songer à poursuivre l'ennemi. La cavalerie tournée par ceux qu'elle avoit mis en fuite, fut harcelée par l'infanterie, et regagna en désordre la phalange, comme si elle avoit été battue. Les troupes légères et les soldats armés de boucliers, ayant seuls la confiance de la victoire, traversèrent la plaine vers la gauche, ne s'attendant pas à y être attaqués; mais la cavale-

rie athénienne qui n'étoit plus tenue en échec par les savantes dispositions du général thébain, les chargea et les passa la plupart au fil de l'épée. Epaminondas vécut assez pour savoir que son armée étoit victorieuse ; mais lorsqu'on eut fait l'extraction de la lance qui étoit restée dans sa blessure, il perdit connoissance et mourut.

D'après un tel résultat, chacun des deux partis étoit dans le cas de s'attribuer la victoire ; chaque armée éleva son trophée, sans que l'autre y mît obstacle ; chacune resta en possession de quelques-uns des morts de l'ennemi ; aucune des deux ne voulut d'abord réclamer les guerriers qu'on lui avoit tués. Cependant, du côté des Lacédémoniens, la perte étoit non seulement plus considérable, mais elle consistoit en meilleures troupes. Cédant enfin à ce qu'ils regardoient comme un devoir impé-

rieux, ils envoyèrent un héraut faire la demande d'usage. Satisfaits de ce que l'ennemi avoit fait le premier pas, les Thébains firent de leur côté la même démarche.

« L'attente universelle, dit l'historien contemporain, fut étrangement trompée par l'événement de cette bataille sanglante. Presque toute la Grèce étant alors sous les armes; il n'y avoit personne qui ne crût que les vainqueurs feroient la loi, et que les vaincus obéiroient, mais les dieux en décidèrent autrement. Chacun des deux partis s'attribua la victoire; aucun d'eux n'en retira un avantage évident; aucune portion de territoire, aucune ville ne furent conquises; mais les agitations, les troubles et la confusion furent plus grands dans toute la Grèce qu'ils ne l'avoient été avant la bataille. »

Fatigué du récit de ces événemens

désastreux, qu'il avoit soigneusement observés dès l'âge le plus tendre, dans l'espérance de voir arriver des temps meilleurs, Xénophon termine ici son histoire. Les événemens postérieurs, dit-il, intéresseront peut-être quelqu'autre écrivain.

CHAPITRE XL.

Suite de la bataille de Mantinée. Pacification générale, dont Lacédémone est exclue. Expédition d'Agésilas en Egypte; mort de ce prince. Dissolution de l'ancien système de la confédération grecque.

Suivant Diodore et Plutarque, l'indécision dans laquelle la bataille de Mantinée laissa les choses, amena une pacification générale, à laquelle Lacédémone seule refusa d'adhérer.

Il est probable qu'après la perte

d'un homme tel qu'Epaminondas, les Thébains virent tout-à-coup leur pouvoir s'affoiblir; les liens qui unissoient la confédération thébaine, étoient si relâchés, qu'ils ne pouvoient durer; la crainte de la prépondérance de Thèbes, qui seule avoit réuni tant de républiques naguères divisées, s'étoit évanouie, et quelques-unes, particulièrement Athènes, tournèrent toute leur jalousie contre Lacédémone. Thèbes et ses alliés persistoient toujours à demander l'indépendance de la Messénie. Les alliés de Lacédémone finirent par y consentir; la paix fut ainsi conclue, et Lacédémone seule resta en guerre avec toutes les républiques de la confédération thébaine. Cette guerre, au surplus, étoit peu menaçante; aux termes du traité, conclu entre les deux confédérations, les armées furent licenciées de part et d'autre.

Un événement que Diodore place dans l'année qui suivit la bataille de Mantinée [1], prouve à la fois le changement qui s'étoit fait dans la politique d'Athènes, la foiblesse de Lacédémone et la cessation de l'influence de Thèbes.

A l'époque de l'union de l'Arcadie, les habitans de différens villages avoient été forcés de quitter leur demeure, et de s'établir dans la nouvelle capitale Mégalopolis. Mécontens de ce changement, ils prétendirent que d'après un article du traité de paix, ils devoient retourner à leur ancien établissement ; les chefs de Mégalopolis s'y opposèrent. Les mécontens s'adressèrent à Mantinée, à Elis et à toutes les républiques aristocratiques, pour obtenir leur assistance ; de leur côté, les chefs des démocrates eurent recours à A-

[1] L'an 361 avant J. C.

thènes. Le gouvernement athénien envoya à ceux-ci trois mille hommes pesamment armés; les mécontens furent obligés de se soumettre.

Dans cet état de choses, la situation du vieux roi de Sparte, Agésilas étoit fort difficile. Ce prince étoit monté sur le trône, à une époque où son pays étoit déjà l'arbitre de la Grèce; il avoit su lui-même le mettre dans le cas de dicter des lois à l'Asie. Il regarda comme indigne de lui, malgré son grand âge, de se tenir en repos à Sparte, et d'y attendre la mort sans rien faire pour sa patrie.

Près d'atteindre sa quatre-vingtième année, il avoit une constitution très-vigoureuse, et un esprit encore entreprenant; il chercha à prévenir les maux que pouvoit occasionner à Lacédémone le changement de politique d'Athènes. Son désir le plus ardent, étoit de recouvrer la Messénie;

ce n'étoit pas tant les forces militaires qui manquoient à Lacédémone, mais les revenus nécessaires pour les employer : il usa de tous les expédiens que les circonstances du temps pouvoient permettre, afin de se procurer de l'argent. Il fit des emprunts aux particuliers, il s'occupa aussi de gagner l'affection des Périéciens, c'est-à-dire des habitans des provinces de la Laconie, que les oligarques de Sparte avoient irrités. Il accorda des honneurs héréditaires, et des privilèges à Anticrate, Laconien, qui passoit pour avoir porté à Epaminondas le coup mortel.

Il est probable que dans le tumulte de la mêlée, on ne put savoir au juste quel guerrier frappa le général thébain. Voici ce que dit à ce sujet Plutarque :

« L'historien Dioscoride raconte « que le Lacédémonien Anticrate,

« frappa Epaminondas d'un coup de « lance. Cependant, les descendans « d'Anticrate, continuent de porter « parmi les Lacédémoniens le sur- « nom de *Machaïrioi*, du mot machaï- « ra, courte épée, avec laquelle ils « prétendent qu'il tua Epaminondas. « L'exemption héréditaire de toute « taxe qui fut accordée à Anticrate, « à cette occasion, appartient de nos « jours à Callicrate, chef de la fa- « mille. »

Pendant que l'on se préparoit avec activité à la guerre de Messénie, il arriva dans l'Orient des événemens qui présentèrent une carrière plus glorieuse aux entreprises d'Agésilas.

L'Egypte révoltée depuis long-temps contre les Perses, étoit presque devenue une monarchie indépendante. Les rois d'Egypte (car c'est ainsi que les écrivains grecs en nomment les chefs,) ne négligeoient rien pour se

ménager des alliances au dehors, et pour faire naître contre les forces du grand roi des diversions continuelles. Les succès obtenus par une province rebelle, engageoient ceux qui commandoient dans d'autres contrées, à l'extrémité opposée de l'empire, à se déclarer aussi indépendans; il n'étoit pas de gouverneur plus disposé à la révolte, que l'ami du peuple athénien, Evagoras, tyran de Salamine dans l'île de Chypre, lequel administroit ses états, comme vassal, et tributaire du monarque persan.

Le grand dessein d'Evagoras étoit de réunir toute l'île de Chypre sous son autorité; mais il avoit à combattre les forces de trois des principales villes, Amathonte, Citium et Solis. Le parti opposé à Evagoras, menacé d'une entière défaite, sollicita la protection de la Perse.

La cour de Perse fut alarmée du

danger qu'elle couroit de perdre l'île de Chypre; elle résolut de détruire, par la force ouverte, le pouvoir du prince de Salamine, s'il refusoit de rentrer dans le devoir. Cependant, Evagoras avoit formé une alliance avec le puissant roi d'Egypte Acoris; il entretenoit des intelligences dans les provinces de Perse, qui confinoient à la Méditerranée. Hécatomnus que les historiens qualifient, non pas de satrape, mais de prince de Carie, l'un des grands vassaux de l'empire de Perse, et sans doute d'extraction grecque, attendant avec impatience l'occasion de secouer le joug, fournit secrètement de l'argent au tyran de Salamine. La Cilicie et une grande partie de la Phénicie étoient prêtes à se révolter.

Evagoras connoissant la lenteur ordinaire du cabinet persan [1], ne jugea pas à propos d'attendre que tou-

tes les forces de l'empire fussent assemblées pour l'attaquer dans son île; il crut qu'une prompte levée de bouclier préviendroit cette attaque. Les succès qu'il obtint d'abord, parurent justifier la hardiesse de son plan; la Cilicie se déclara pour lui. Il porta aussitôt la guerre en Phénicie, ravagea tous les districts de cette riche contrée qui s'étoient déclarés contre lui, et prit d'assaut la ville de Tyr.

Enfin la cour de Perse rassembla une armée de trois cent mille hommes, et une flotte de trois cents galères. La flotte d'Evagoras composée seulement de quatre-vingt-dix voiles fut défaite. Obligé de se défendre sur son propre terrein, il ne put opposer des forces suffisantes aux multitudes d'hommes, que l'ennemi pouvoit jeter dans son île.

Assiégé dans Salamine, et n'ayant pas reçu les secours que le roi d'E-

gypte lui avoit promis, touchant au moment de sa ruine, il fut sauvé par les intrigues des généraux perses.

Téribaze commandant en chef, accusé par Orontas, général en second, de négligence et d'ineptie, fut rappelé. Orontas, nommé au commandement suprême, fut engagé par la politique, à mettre fin le plutôt possible, à une guerre qui avoit déjà coûté au roi de Perse, suivant le rapport d'Isocrate, une somme équivalente à plus de deux cents millions de francs. Il fut conclu un traité, par lequel Evagoras rendit toutes ses conquêtes; mais il conserva le gouvernement de Salamine sous la dépendance du roi de Perse, et moyennant un tribut annuel. Cependant on lui laissa le privilège de communiquer avec son souverain de roi à roi.

Il transmit sa dignité à sa famille,

son fils aîné fut qualifié de roi; les titres de princes et de princesses distinguèrent ses autres enfans.

Mais en étouffant la rébellion d'une de ses provinces, la cour de Perse en laissoit se préparer une plus étendue et plus dangereuse. Gaos, amiral de la flotte, étoit gendre de Téribaze. Craignant d'être entraîné dans la disgrace de son beau-père, il se révolta, et se mit sous la protection d'Acoris, roi d'Egypte.

Quelques années après la réduction de l'île de Chypre, et vers le temps de la bataille de Mantinée [1], le feu de la révolte embrasa toutes les provinces maritimes occidentales. Orontas lui-même y prit part avec plusieurs autres grands officiers de l'empire. Ce soulèvement avoit été concerté avec Tachos, qui régnoit alors en Egypte, mais l'infidélité des chefs, les uns en-

[1] L'an 362 avant J. C.

vers les autres, étouffa cette insurrection dans son principe. Orontas, nommé général de la confédération, la trahit presqu'aussitôt. Toute l'Asie mineure rentra sous l'obéissance du roi de Perse.

Réomithrès à qui les insurgés avoient donné le commandement de cinquante vaisseaux, et qui avoit reçu de plus une somme d'argent considérable, pour seconder Tachos, obtint pardon, en livrant une partie de l'argent, tous les vaisseaux et les têtes d'un grand nombre de ses complices. Cette trahison remit la Syrie entre les mains du roi.

Tachos eut désormais lieu de redouter que les forces de l'empire de Perse ne se déployassent contre lui. Il étoit déjà allié de Lacédémone; il s'adressa à cette république, pour demander qu'on lui envoyât un général expérimenté, et fit des offres

magnifiques à Agésilas, s'il vouloit se charger du commandement de ses troupes de terre. Il donna le commandement de sa flotte, qui consistoit en deux cents galères, à Chabrias, général athénien. Il n'étoit pas difficile de recruter en Grèce des troupes mercenaires, lorsque la paix laissoit un si grand nombre de soldats dans l'inaction.

Au premier abord on peut regarder comme une extravagance de la part d'un prince de l'âge d'Agésilas, d'accepter le commandement des troupes d'un souverain étranger, à une si grande distance de son pays; mais Xénophon nous dit que ses vues étoient vastes; il paroissoit décidé à ne plus revenir en Grèce. Son fils Archidamus pouvoit fort bien à sa place occuper le trône de Lacédémone. Agésilas reçut avec joie la proposition de Tachos; suivant l'historien, parce-

qu'il se flatta de s'acquitter envers les Egyptiens, des bienfaits qu'ils avoient rendus à Lacédémone ; de soustraire encore une fois les Grecs d'Asie, à la puissance de la Perse, et de tirer vengeance du grand roi, qui, en fournissant des secours aux ennemis de Lacédémone, lorsqu'il étoit encore allié de cette république, avoit été la cause de la perte de la Messénie.

Le gouvernement de Sparte approuva cette mesure. Trente Spartiates furent donnés à Agésilas, pour lui servir de conseil. Soit à cause de l'âge et des infirmités du roi Artaxerce, soit par d'autres motifs, le gouvernement persan mit beaucoup de lenteur dans ses préparatifs contre l'Egypte. Tachos résolut en conséquence, au lieu d'attendre tranquillement l'orage, de poursuivre, autant que les circonstances le permettroient,

le plan qu'il avoit concerté avec les provinces maritimes, et de porter le théâtre de la guerre en Phénicie et en Syrie.

Il commit cependant une faute bien grave, en ne tenant pas sa parole aux étrangers qui venoient à son secours. Au lieu de donner à Agésilas le commandement en chef des troupes de terre, et à Chabrias le commandement en chef de la flotte, il les nomma seulement généraux en second, et prît pour lui seul le commandement suprême.

Tandis qu'il méditoit la conquête de Syrie, il s'éleva en Egypte deux compétiteurs pour lui disputer le trône. Bientôt abandonné par son peuple, il fut obligé de se réfugier à Sidon.

Agésilas et Chabrias ne se firent aucun scrupule d'abandonner Tachos; ils se prononcèrent en faveur de ce-

lui des deux concurrens, qui leur fit les offres les plus avantageuses. Nectanabis, proche parent de Tachos, avoit levé le premier l'étendard de la révolte, mais son adversaire, si nous en jugeons d'après les secours que lui fournit le peuple égyptien, avoit des droits plus légitimes. Cent mille hommes se rassemblèrent sous ses drapeaux.

Ce fut précisément cette force qui le perdit. Dans sa folle présomption, il négligea les Grecs, ou les traita même avec mépris. Agésilas et Chabrias se décidèrent en conséquence à se joindre à Nectanabis, homme de peu de talent et de courage, mais qui ne manquoit pas de bonnes qualités. La valeur et la discipline des Grecs triomphèrent facilement des multitudes irrégulières que leur opposoit l'ennemi, et Nectanabis fut placé sur le trône d'Egypte.

Nous avouerons ici qu'il est difficile de se rendre compte des nombreuses contradictions qui existent entre Diodore et Xénophon sur les noms, aussi bien que sur les actions de personnages contemporains de ce dernier.

Selon Diodore, ce fut Tachos lui-même et non son compétiteur Nectanabis, qu'Agésilas et Chabrias replacèrent sur le trône. Si nous supposions un moment possible que Xénophon eût commis une méprise aussi grossière, le récit de Plutarque, plus détaillé que celui de Diodore, suffiroit pour confirmer ses assertions. Du temps de Diodore, les livres étoient chers, d'une forme incommode et difficiles à consulter. C'est pour cela peut-être que les compilateurs s'en rapportoient trop souvent à leur mémoire, en arrangeant leurs matériaux.

Malgré ses succès en Egypte, Agé-

silas avoit vu les projets qu'il avoit formés sur l'Asie, déjoués par des circonstances imprévues. Il étoit obligé de retourner en Grèce. Son génie infatigable se livroit à la grande pensée de recouvrer, avant qu'il terminât sa carrière, cette portion importante de territoire qui avoit pendant deux siècles appartenu à Lacédémone, et qui lui avoit appartenu sous son règne.

Agésilas mit à la voile au milieu de l'hiver, mais il tomba malade en route; et ayant été débarqué dans un port de la Cyrénaïque, il y mourut. On embauma son corps avec de la cire au lieu de miel, suivant la coutume observée à l'égard des rois de Sparte, parce qu'on ne put s'en procurer sur-le-champ; on le transporta à Lacédémone, et on lui fit des obsèques convenables à son rang.

Archidamus remplaça son père

dans la portion de la royauté qui lui appartenoit. Le courage de ce prince avoit été éprouvé en diverses circonstances ; mais il avoit plutôt la prudence tranquille d'Archidamus, son aïeul, que le génie entreprenant d'Agésilas.

Ce n'étoit pas le seul obstacle qui empêcha l'exécution des projets du roi. La défection des Laconiens-périéciens, la fuite d'une multitude d'esclaves dont les travaux étoient nécessaires à la subsistance de Lacédémone, avoient forcé d'employer des troupes mercenaires.

Les liaisons qu'Agésilas avoit formées en Asie, lui fournissoient assez d'argent pour suppléer à la pénurie des finances de l'état et pour solder les troupes. Mausole, prince de Carie, ennemi secret du roi de Perse, étoit un de ceux qui lui donnoient ces subsides ; mais ces ressources ces-

sèrent à la mort d'Agésilas. Nous ne savons pas ce que devint le trésor que ce prince avoit amassé en Egypte.

La politique inconstante d'Athènes, le refus qu'avoit fait cet allié puissant de défendre plus long-temps les prétentions de Sparte sur la Messénie, et ses dispositions évidentes à se remettre à la tête des états démocratiques de la Grèce, dont la Messénie se trouvoit alors faire partie intégrante; toutes ces circonstances exigeoient des réflexions sérieuses, avant que l'on prît des mesures qui fussent dans le cas de provoquer l'union de toutes les républiques démocratiques contre Sparte.

D'un autre côté, les états aristocratiques, tels qu'Elis, Phlius, les villes achéennes et quelques cités arcadiennes, étoient intéressés à soutenir Lacédémone, et pouvoient

balancer la confédération rivale.

Au milieu de telles conjonctures, le gouvernement de Lacédémone n'eut pas d'autre désir que de conserver la paix, afin qu'il pût désormais tourner toutes ses vues vers l'entreprise importante de ramener par la persuasion les Laconiens-périéciens, et de conserver et d'augmenter ce qui lui restoit d'esclaves. Le territoire de la Messénie se trouva définitivement perdu pour les Lacédémoniens. Cet état devint réellement un membre indépendant de la nation grecque.

Tous ces événemens avoient amené un grand changement dans le système de la politique des Grecs. Il n'existoit plus d'état dominant dans le Péloponnèse; il n'y avoit plus dans la Grèce de république à la tête de l'aristocratie. La décadence de Thèbes laissa aussi le parti démo-

cratique divisé et sans chef. La constitution des états de la Grèce, déjà vicieuse, devint détestable. L'ancien système de confédération fut dissous, et on n'en substitua point de nouveau. Une jalousie mutuelle s'opposa à toute espèce d'ordre et à la tranquillité intérieure. Il est vrai que la lassitude générale fit déposer les armes à tous les partis. Lacédémone put respirer, cicatriser ses blessures, et rétablir le bon ordre dans son petit territoire. Malgré tout cela, Xénophon dit avec beaucoup de justesse que la nation grecque se trouva livrée à l'indécision, à la confusion et à des troubles sans cesse renaissans.

CHAPITRE XLI.

Coup-d'œil sur la situation générale de la Grèce après la bataille de Mantinée. Séditions et révolutions dans plusieurs de ses états. Progrès des sciences, des arts et du commerce. Prospérité d'Athènes. Notice sur Xénophon.

En parcourant dans cette histoire l'époque la plus intéressante des républiques de la Grèce, celle où leur politique extérieure eut le plus d'éclat, où, dans leurs dissensions intestines, de grands talens, d'illustres personnages ennoblirent souvent l'objet, peu important en lui-même, de la contestation, où les sciences, les arts et le goût firent des progrès jusques-là inconnus, nous avons eu

l'avantage de suivre, comme guides, deux écrivains contemporains, d'un talent supérieur, et qui avoient tous les moyens possibles de se procurer des informations exactes.

Cependant Thucydide et Xénophon ayant composé leurs histoires au milieu de l'exil, ayant été tous deux victimes des passions démocratiques, nous pourrions craindre que l'intérêt ou le ressentiment n'eussent influé sur leurs jugemens, si la voix unanime de toute l'antiquité ne proclamoit pas l'impartialité sans exemple de l'un, et si l'autre, indépendamment de son caractère personnel et du cachet de la vérité que portent ses écrits, n'étoit pas appuyé dans ce qu'il nous dit à l'égard de ceux qui n'étoient pas du même parti que lui, par l'autorité et le témoignage de plusieurs de ses contemporains,

les uns d'une faction opposée, les autres ses ennemis particuliers.

Nous avons déjà eu occasion d'observer que Xénophon, profondément intéressé aux événemens politiques de son siècle, et tournant sa principale attention vers ceux de ces événemens qui concernoient soit Athènes, soit Lacédémone, a omis de nous parler de ce qui se passoit dans d'autres petits états; en un mot, des faits qui ne sont pas sans importance pour le lecteur moderne, parce qu'ils lui font connoître l'état du pays en général.

Au défaut de Xénophon, nous aurons donc recours au témoignage de Diodore.

Au milieu de ces contestations pour la souveraineté de la Grèce, lorsque Lacédémone fut abaissée par la ligue de tous les états démocratiques, lorsque Thèbes, du dernier

degré de l'oppression et de la servitude, s'éleva tout à coup à la puissance suprême, sur tous les états démocratiques du Péloponnèse; lorsque par la suite l'Arcadie osa la première disputer à Thèbes cet empire, et se déclarer en quelque sorte égale de Lacédémone.

On trouvera sans doute étonnant qu'Argos n'ait pas senti revivre son ancien orgueil. On ne conçoit pas que sa puissance, jadis si considérable, et sa jalousie contre Lacédémone, si facile à s'irriter, fournissent si peu de faits intéressans à l'histoire. Xénophon gardant le silence à cet égard, on peut tirer de Diodore des informations précieuses.

Cet historien place dans la seconde année de la cent deuxième olympiade [1] une sédition dont les suites furent sanglantes.

[1] L'an 371 ou 370 avant J. C.

Le gouvernement d'Argos étant démocratique, plusieurs ambitieux voulurent s'élever au pouvoir, en excitant la multitude contre ses principaux chefs. Ceux-ci se trouvant dans la situation la plus périlleuse, tentèrent l'expédient hasardeux de faire une révolution et d'établir l'oligarchie. La conspiration fut découverte. Plusieurs des complices furent arrêtés et mis à la torture ; les chefs des conjurés, pour éviter de plus grands maux, se suicidèrent.

La mort de ces hommes et la confiscation de leurs biens excita plutôt qu'elle ne satisfit la cruauté et l'avarice de la multitude. Un des accusés ayant déclaré, au milieu des supplices, le nom de trente autres personnes, comme ayant pris part à la conspiration, l'assemblée du peuple, sans autre forme de procès, les livra tous aux bourreaux, et décréta la

Digitized by Google

confiscation de leurs propriétés. Les délations furent ainsi encouragées, et près de douze cents des principaux citoyens d'Argos furent condamnés à la peine capitale.

Enfin, les auteurs de ces dénonciations furent alarmés de leurs propres succès : le peuple ne cessoit de demander du sang et des confiscations. Les démagogues ne savoient plus comment assouvir ou calmer la fureur populaire. La multitude, ardente dans ses soupçons, trouva leur hésitation suspecte. Cette disposition des esprits fut remarquée par ceux qui craignoient encore d'être accusés ; ils saisirent avec empressement cette occasion.

Le peuple se laissa également persuader qu'il étoit trahi par les hommes qui l'avoient porté à tant de massacres. Il les égorgea à leur tour, et le calme se rétablit. Cette sédition

d'Argos est distinguée sous le nom de Scytalisme.

Quelle qu'ait pu être la tranquillité qui, au dire de l'historien, fut rétablie à Argos après l'exécution des principaux démagogues, il est évident qu'un pays où pouvoient s'élever de pareils troubles, n'étoit pas capable de se mettre à la tête d'une puissante confédération ; il ne put que jouer un rôle secondaire sous la direction des Thébains.

Les conséquences de cette paix, en vertu de laquelle, sous la protection de Thèbes et de la Perse, toutes les villes grecques jouirent de l'indépendance, furent très-curieuses.

L'établissement de la souveraineté indépendante de chaque petit état, produisit, au rapport de Diodore, de grands troubles et de nombreuses séditions, surtout dans le Péloponnèse. Le peuple étant jus-

qu'alors accoutumé au gouvernement oligarchique, la nouvelle autorité démocratique fut établie avec un zèle ardent, mais indiscret.

Une foule de personnages considérables furent bannis ; plusieurs, en butte à la calomnie, furent condamnés à mort. Le partage des biens confisqués parmi le peuple le rendoit avide de condamnations précipitées et injustes. Les séditions, les émigrations étoient les conséquences fatales de ces désordres.

Plusieurs des principaux citoyens de Phialée, petite ville d'Arcadie, en étoient sortis, soit en vertu d'un jugement, soit par peur ; ils s'emparèrent d'un poste fortifié. Avant qu'on eût pu les en chasser, les fêtes dionysiennes ou de Bacchus arrivèrent.

Nous avons déjà vu combien les Grecs étoient passionnés pour ces

fêtes religieuses, et avec quelle ardeur ils s'y livroient. Tous s'étoient rassemblés dans le théâtre pour voir les jeux, lorsque les exilés firent une irruption dans la ville et firent un horrible carnage presque sans résistance. Au surplus, ils ne pensoient aucunement à se maintenir dans la ville, ni à la défendre contre les forces imposantes de Thèbes. Ces massacres, sans être pour eux-mêmes d'aucune utilité réelle, compromirent ceux de leurs amis dont on avoit toléré jusqu'alors le séjour à Phialée. Ceux-ci craignant que dans l'impuissance d'atteindre les vrais coupables, on ne fît tomber sur eux tout le poids de la vengeance, prirent la fuite, et se réfugièrent à Lacédémone avec les anciens exilés.

Vers le même temps, c'étoit le parti démocratique qui succomboit à Corinthe. Les démocrates fugitifs

comptant sur l'appui des Thébains, se concertèrent avec ceux de leurs partisans qui étoient restés à Corinthe, pour y exciter une révolution. Plusieurs des exilés rentrèrent clandestinement dans la ville ; mais le gouvernement ayant eu des soupçons, on entoura le lieu où ils s'étoient réfugiés ; et ces malheureux, dans leur désespoir, s'égorgèrent les uns les autres. Un grand nombre de citoyens accusés d'avoir pris part à cette conspiration, furent condamnés à mort, ou réduits à s'expatrier.

A Mégare, la faction oligarchique tenta une révolution. La conjuration fut déjouée ; les supplices ou la fuite furent la punition des coupables.

A Phlius, ce furent les démocrates qui furent chassés. Ceux-ci, comme l'avoient fait les oligarques de Phialée, s'emparèrent d'une place fort sur le territoire de leur ville. Le gou-

vernement de Phlius, faisant trop bonne garde pour qu'ils pussent compter sur le succès d'un coup de main, ils engagèrent à leur service un corps de ces mercenaires toujours prêts à embrasser le parti de ceux qui les payoient.

Les émigrés phliusiens resserrèrent la ville de près; et dans une action, ils tuèrent plus de trois cents hommes à leurs ennemis; mais on corrompit leurs défenseurs stipendiés. Ils en furent abandonnés dans une autre bataille; et on fit d'eux un si grand massacre, que le petit nombre de ceux qui s'échappèrent ne pouvant plus tenir dans leur poste de Phliusie (probablement Tricaranum), se sauvèrent à Argos.

Nous pouvons, d'après cela, nous faire une idée des calamités qui, même après la pacification, continuèrent à affliger le Péloponnèse.

Pendant que ces événemens se passoient dans la presqu'île méridionale, la Thessalie, cette contrée du nord, qui par sa position avoit acquis une supériorité menaçante, retomba dans une situation misérable.

Le tyran de Thessalie, Alexandre de Phères, après un règne de onze ans, fut assassiné par des conspirateurs qui avoient à leur tête Tisiphonus, frère aîné de la femme d'Alexandre, qui elle-même trempoit dans la conjuration.

Tisiphonus s'empara du pouvoir suprême, et en jouissoit encore à l'époque où Xénophon termina ses annales de la Grèce.

Ce lâche assassinat qui avoit délivré la Thessalie de son tyran, gagna à Tisiphonus une grande popularité. Les avantages du crime en firent oublier l'atrocité ; mais un pays où

l'on a si peu d'idée des lois et d'un gouvernement juste, qu'un meurtre y est applaudi sous prétexte qu'il a détruit la tyrannie, ne sauroit être long-temps libre. Tisiphonus, élevé à la dignité de Tagos, obtint, comme Alexandre et Jason, la liberté de lever une armée de mercenaires. Il réprima, par la force des armes, les oppositions qu'il rencontra; il prononça une multitude de condamnations à mort et de bannissemens.

Ses antagonistes n'en furent que plus irrités. Quelques villes lui obéissoient avec docilité; d'autres lui résistèrent. Il s'introduisit la même anarchie dans la Thessalie que dans le Péloponnèse.

Lorsqu'on porte un œil observateur sur les choses humaines, c'est une sorte de consolation de voir que les maux qui accablent une partie du monde font presque tou-

jours le bonheur d'autres contrées. Si au milieu des plus violens désordres il existe un lieu où les hommes paisibles puissent trouver un asile, cet endroit privilégié ne manque pas d'attirer ceux qui ont assez de talens pour en tirer le plus grand parti possible. C'est ainsi quelquefois que, dans un grand naufrage des nations, tout ce qu'il y a de bon et de vertueux parmi les hommes, se concentre sur le même point. Les endroits qui, dans des conjonctures semblables, offrent le plus de sûreté, sont ordinairement ceux qui sont les moins favorisés de la nature pour fournir à la subsistance des hommes. C'est ainsi que dans le moyen âge les lagunes de Venise, les montagnes de Gênes, les rochers presque inaccessibles d'Amalfi devinrent le refuge de presque tout ce

qu'il y avoit de précieux dans les débris de l'empire romain[1].

Dans les siècles plus anciens dont nous avons traité l'histoire, au milieu des troubles éternels de la Grèce, Mégare, placée comme Gênes sur une côte montagneuse du continent, et Cos, petite île qui en est assez éloignée, devinrent extrêmement florissantes.

Les Mégariens n'ayant véritablement, suivant le langage d'Isocrate, ni terres ni ports, et dont les montagnes ne renfermoient pas de mines,

[1] Venise et Gênes rachètent, il est vrai, les inconvéniens de leur situation par d'autres avantages de localités, indépendamment de la retraite que leur territoire peut offrir; avantages qui dans les siècles civilisés ont tant contribué à leur prospérité. Mais il n'en est pas de même d'Amalfi; cette ville, dit Gibbon, opprimée par les armes des Normands et ravagée par les Pisans, ne se releva jamais de ses ruines. (*Note de l'Auteur.*)

trouvèrent cependant moyen, par la culture d'un sol ingrat, par leurs manufactures et par leur commerce, en dépit des désavantages des localités; et profitant même de leur situation presque inaccessible, ils trouvèrent, dis-je, moyen de conserver la paix sur leur territoire de peu d'étendue, quoiqu'ils fussent environnés de voisins belliqueux. On comptoit parmi les Mégariens les familles les plus opulentes de la Grèce [1].

La nouvelle ville de Cos, dans l'île de ce nom, dut sa fondation aux mêmes circonstances, et prit un accroissement rapide. L'île de Cos

[1] Xénophon dit que la principale source de la prospérité de Mégare étoient des fabriques d'habits de gros draps, Ἐξωμιδοποιΐα. Les citoyens Mégariens étoient les chefs des manufactures; les ouvriers étoient des esclaves achetés parmi les barbares.

(*Note de l'auteur*).

ayant tout au plus sept lieues de longueur et une et demie de largeur, placée sous un climat heureux et jouissant d'un sol fertile, avoit le bonheur de ne former qu'une seule république ; mais elle ne fut pas à l'abri de ces séditions qui troubloient si souvent les états grecs. Elle étoit tourmentée par des dissensions intestines, lorsqu'un tremblement de terre renversa la plus grande partie de la ville principale [1].

Les hommes habiles qui tenoient alors les rênes du gouvernement, profitèrent de cette circonstance pour une entreprise hardie. Au lieu de rebâtir l'ancienne ville nommée Astypalée, ils en fondèrent sur une partie de la côte plus favorablement exposée une nouvelle, où ils rassemblèrent tous leurs adhérens, et lui

[1] L'an 366 ou 367 avant J. C.

donnèrent le nom de l'île elle-même [1].

Ils la défendirent par de bonnes fortifications, et y creusèrent un port commode. La nouvelle ville de Cos, quoique peu considérable, devint une des villes de la Grèce les plus florissantes et les mieux bâties.

Mégare et Cos ne furent pas les seules cités qui prospérèrent pendant les cinquante années qui suivirent la guerre du Péloponnèse. Sicyone, ville du Péloponnèse, malgré les troubles périodiques qui l'agitèrent, fut une école des beaux arts; et parmi les îles, celle de Rhodes paroît avoir fourni l'exemple dont les habitans de Cos profitèrent.

Les trois principales villes de Rhodes, Ialysos, Lindos et Camira,

[1] Il est néanmoins douteux qu'Astypalée, dont le nom signifie littéralement la *Vieille-Ville*, ait été ainsi appelée avant l'établissement de la nouvelle Cos. (*Note de l'Auteur.*)

formoient, long-temps avant Homère, des états séparés. Vers la fin de la guerre du Péloponnèse, elles se réunirent sous un seul gouvernement [1], dont le siége fut établi dans une nouvelle ville que l'on construisit exprès.

Un architecte athénien qui s'étoit fait une grande réputation par les travaux du Pirée, en traça le plan.

Cette cité nouvelle fut nommée Rhodes, comme l'île dont elle étoit la capitale. La constitution rhodienne fut établie sur les sages principes d'une aristocratie tempérée.

Nous voyons qu'à la même époque les établissemens éloignés des Grecs jouissoient d'une grande prospérité. Les colonies occidentales méritent un examen séparé. Nous bornant ici aux établissemens orientaux, nous observerons que Cnide, sur la côte

[1] L'an 408 avant J. C.

de Carie, fit des progrès rapides dans la civilisation. La Vénus de Cnide, par Praxitèles, que la description qui nous en reste, prouve avoir servi de modèle à plusieurs anciennes statues qui se sont conservées jusqu'à nous, quoique celle connue sous le nom de Médicis en soit, sans contredit, la plus parfaite, étoit regardée dans l'antiquité comme un des plus admirables produits du ciseau du statuaire. Il ne faudroit pas d'autre témoignage pour être convaincu de la richesse d'une cité qui pouvoit orner ses temples des chefs-d'œuvres des plus célèbres artistes.

A l'abri du repos que leur garantissoit la souveraineté de la Perse, plusieurs villes grecques sur la côte d'Asie devinrent florissantes. Halicarnasse, résidence des princes de Carie, étoit très-riche, et, sous ce rapport, mériteroit d'être mieux

connue de nous. Les villes ioniennes et éoliennes produisirent en abondance des philosophes, des artistes et des négocians très-riches, quoiqu'il ne s'y soit élevé aucun homme d'état ni aucun grand capitaine.

Les affaires politiques de la Grèce, et même l'extrême division de son territoire, malgré les troubles qui en résultoient, tendoient à faire fleurir de plus en plus les sciences et les beaux-arts.

L'éloquence étoit partout d'un si grand intérêt, qu'on ne pouvoit rien négliger de ce qui étoit capable de la perfectionner. Dans les états démocratiques elle étoit toute puissante, et n'étoit pas sans utilité même dans les oligarchies. De là cette passion générale des Grecs pour l'étude, et surtout pour la philosophie.

Chaque ville avoit un besoin indispensable, au moins de trois monumens publics; on y voyoit d'abord

un temple pour les cérémonies religieuses, un théâtre destiné à l'amusement du peuple, et dont on ennoblissoit quelquefois la destination, en y traitant des affaires du plus haut intérêt, d'autant plus que dans l'esprit du vulgaire, les représentations théâtrales étoient liées à la religion; enfin il s'y trouvoit un gymnase ou place destinée aux exercices publics, où l'on étoit également à l'abri du soleil brûlant de l'été, et des pluies continuelles de l'hiver. La jeunesse s'y exerçoit sans cesse au service militaire, au maniement des armes, à tous les jeux qui pouvoient augmenter la force et l'adresse du corps.

Dans les villes considérables, ces bâtimens, surtout les temples, étoient fort nombreux. On y remarquoit en outre des temples et des portiques où les citoyens pouvoient converser et se promener.

Toutes les villes se disputoient la gloire d'élever les plus beaux temples. On n'épargnoit pour cela aucune dépense ; celui de Diane à Ephèse, lequel à cause de sa magnificence, passoit pour une des sept merveilles du monde, ayant été consumé par un incendie à une époque très-rapprochée de celle que nous venons de traiter, toutes les fortunes particulières furent mises à contribution, soit par des dons volontaires, soit par des taxes forcées, pour le reconstruire. Les femmes offrirent pour cette dépense tous leurs bijoux et l'or de leurs parures.

C'est ainsi qu'étoient encouragés les architectes, et en même temps les peintres et les sculpteurs qui servent à embellir les chefs-d'œuvres des premiers. Ainsi les progrès des sciences, des arts et du goût, au milieu de l'anarchie de ces républiques, ne sont pas à beaucoup près

aussi surprenans que leur naissance dans des siècles de barbarie.

Il est moins facile de concevoir comment Homère put acquérir un jugement assez exquis pour corriger les écarts de son imagination, et mériter d'être qualifié par Aristote de modèle de tous les genres d'éloquence; comment les formes simples du temple dorique, dégagées du faux goût des Egyptiens et des Asiatiques, devinrent le type le plus pur de l'architecture de toute la nation; comment cette simplicité noble et sévère réprima toujours l'imagination des artistes, lorsque, par la suite, les progrès du luxe, la multiplicité des besoins commandèrent des formes plus variées et des ornemens plus riches.

Enfin, il est encore plus difficile de comprendre comment la correction et la beauté du dessin étoient si générales, ainsi que nous en avons la preuve frappante dans des médailles

antérieures aux plus anciens historiens, que de nous rendre raison pourquoi ces qualités se retrouvent dans des statues faites à une époque où la philosophie et tous les arts étoient si universellement cultivés.

Sur le continent de la Grèce européenne, les connoissances utiles n'étoient point reléguées dans les étroites limites de Mégare et de Sicyone. Un champ plus vaste leur étoit ouvert, et leur offroit même des avantages plus particuliers.

Tandis qu'Athènes étoit obligée de jouer un rôle si actif dans les guerres qui désoloient la Grèce, son gouvernement, presque toujours entre les mains d'hommes modérés, savoit maintenir le calme dans l'intérieur de l'Attique. Aussi, malgré tous les défauts de la constitution athénienne, l'Attique étoit le pays où les propriétés particulières étoient

en général le plus respectées, où le commerce étoit le plus florissant.

Le Pirée étoit, suivant Isocrate, le centre du commerce de ce siècle; il l'appelle même le centre de la Grèce. Athènes étoit le lieu où il se présentoit le plus de moyens pour devenir riche, où le commerce avoit plus d'étendue et plus d'activité, où la forme du gouvernement étoit la plus favorable aux développemens des talens, où la science étoit une route à la fortune.

Quoique l'on ne pût y jouir de ses richesses avec une sûreté parfaite, cependant on pouvoit en faire usage avec honneur.

Pendant les troubles qui suivirent la guerre du Péloponnèse, l'architecture, la sculpture et la peinture ne cessèrent de se perfectionner, et ce fut à la même époque que Platon enseigna la philosophie et composa

ses écrits; que Lysias et Isocrate prononcèrent leurs plaidoyers; qu'Aristote et Démosthènes acquirent les connoissances et les talens qui les rendirent ensuite si justement célèbres.

Il est impossible à un moderne qui compose une histoire de la Grèce, de ne pas éprouver un intérêt particulier en faveur d'un auteur athénien de ce siècle, de cet écrivain soldat et philosophe qui lui a servi de guide pendant l'espace de près d'un demi-siècle à travers ces faits mémorables, où lui-même a figuré comme acteur. Il doit supposer aussi que son lecteur éprouvera le même sentiment.

Les écrivains anciens ne nous ont rien appris de la naissance de Xénophon, si ce n'est qu'il étoit fils de Gryllus, du bourg Echrien dans l'Attique. Plusieurs témoignages s'accordent à prouver que sa famille jouis-

soit de quelque considération, et qu'elle étoit plus riche que pauvre. Les disciples de Socrate appartenoient pour la plupart aux premières familles d'Athènes. C'est Xénophon lui-même qui nous l'apprend.

L'intimité qu'il contracta pendant sa jeunesse avec Proxène, d'une des principales maisons de Thèbes, fait préjuger favorablement des liaisons de sa famille. Cette circonstance jointe à son empressement à quitter Athènes, après le rétablissement de la démocratie, prouve que ses parens étoient attachés à l'aristocratie. La bonne réception qu'il eut de Cyrus, à qui il fut présenté par son ami Proxène; son élection après la mort des principaux chefs à un commandement important, quoique jusque là, il n'eût aucun grade; le respect avec lequel il fut traité par les officiers spartiates, par le roi Agésilas,

et enfin par les principaux personnages de Lacédémone ; toutes ces circonstances semblent prouver que Xénophon ne se distinguoit pas seulement par son mérite, mais que sa naissance et ses relations de famille lui donnoient des droits à la considération.

Xénophon avoit été, dit-on, singulièrement favorisé par la nature, de tous les dons extérieurs. Lui-même rapporte qu'il étoit doué d'activité, de vigueur, et d'une constitution convenable à un soldat, appelé à vivre dans toutes sortes de climats.

Les qualités supérieures de son esprit furent découvertes par Socrate. Un jour (si nous en croyons Diogène-Laërce, qui nous rapporte cette histoire,) ce philosophe ayant rencontré Xénophon dans un passage étroit, il lui ferma le chemin avec son bâton, et lui demanda brusque-

ment d'où viennent tous les biens à l'homme.

Xénophon ayant répondu d'une manière satisfaisante, Socrate ajouta: Qui a donc rendu les hommes honnêtes et bons? Le jeune homme ayant hésité, Socrate lui dit : Suivez-moi et apprenez.

Lorsque Xénophon fut invité par Proxène à venir à la cour de Sardes, étant alors âgé de vingt-six ou vingt-sept ans [1], il est évident, d'après son propre témoignage, qu'il considéroit Socrate comme le meilleur de ses amis, et le plus capable de lui donner de bons conseils. Il ne manqua donc pas de le consulter dans cette occasion.

Tous deux sentoient bien que s'engager au service de Cyrus, allié de Lacédémone, et qui passoit pour l'ennemi d'Athènes, c'étoit s'expo-

[1] L'an 402 avant J. C.

ser au ressentiment de la multitude. Socrate trouva le cas assez délicat pour s'adresser à l'oracle de Delphes. Nous avons observé plus haut, qu'il semble difficile de juger quel degré de confiance ce philosophe avoit dans les oracles ; mais il n'est pas possible de douter que dans cette circonstance particulière l'avis ne fût dicté par la prudence : en effet, une réponse négative dissuaderoit sans doute son jeune ami d'une entreprise hasardeuse, tandis qu'une réponse encourageante donneroit à ses desseins une sorte de sanction reconnue par la religion et les lois.

Au surplus, l'incertitude que montra Socrate en cette occasion, est une nouvelle preuve que Xénophon étoit riche, et d'une famille considérable. Ce n'étoient que les citoyens distingués qui pouvoient craindre des obstacles pour leurs voyages loin-

tains; les hommes pauvres et obscurs n'avoient rien à redouter de la jalousie de la multitude. D'ailleurs, l'oracle de Delphes n'étoit accessible qu'aux gens riches, et n'étoit favorable qu'à ceux qui se montroient généreux.

Xénophon fit un voyage à Delphes, mais poussé par l'ardeur de la jeunesse et déterminé peut-être par les vices de l'administration de son pays, au lieu de demander à l'oracle s'il pouvoit aller à Sardes, il lui demanda à quel dieu il devroit offrir des sacrifices et des prières pour le succès du voyage qu'il projetoit.

Il rapporta à Socrate la réponse qui fut faite directement à la question ainsi posée. Socrate témoigna quelque mécontentement du moyen d'évasion, employé par son disciple; cependant il considéra la ré-

ponse comme équivalente à un commandement exprès de la divinité, et lui conseilla de faire ce que le dieu lui avoit ordonné.

Il paroît que Xénophon fit sur sa propre fortune les dépenses de son voyage à Sardes, de sa résidence à une cour beaucoup plus brillante que celle des satrapes ordinaires de Lydie, et les frais de sa route avec l'armée dans la haute Asie; il ne paroît pas qu'il eût d'appointement d'aucune espèce. Cependant il vivoit avec aisance, et sur un pied assez brillant; sans avoir un grade militaire ou d'emploi civil, il avoit des relations personnelles avec le prince; on le voit par des faits qu'il rapporte à son départ de Sardes, et plus particulièrement encore le jour de la bataille des généraux. Il nous donne également lieu de croire qu'après l'arrestation des généraux, lorsqu'il s'agit

de former un corps de cavalerie, il possédoit plus de chevaux qu'aucun autre officier grec, à l'exception peut être de Cléarque.

Tout cela peut nous expliquer comment, dans un âge aussi tendre, il fut élevé sur-le-champ au rang de général par les officiers du corps de Proxène.

Ce fut pendant que Xénophon étoit en Asie, ou vers l'époque de son retour [1], que Socrate dont il a déploré la mort en termes si affectueux, et dont il a tant célébré le mérite, fut condamné et exécuté. Le gouvernement sous les auspices duquel se fit un pareil assassinat juridique n'étoit certainement pas favorable à Xénophon. Un décret de bannissement fut prononcé contre lui; l'époque n'en est pas certaine, mais il paroît que ce fut deux ans après

[1] L'an 401 ou 400 avant J. C.

la mort de Socrate. En parlant de l'arrivée des troupes qu'il avoit sous ses ordres, en face du territoire européen, il en prend occasion pour dire qu'il étoit peu empressé de retourner sur-le-champ à Athènes.

Nous avons vu comment, d'abord à la prière, et ensuite à cause des procédés hostiles d'Anaxibius, commandant lacédémonien sur l'Hellespont, il différa son départ, et comment enfin l'attachement qu'il avoit pour sa petite armée, joint peut-être à des vues d'intérêt particulier, l'engagèrent à retarder encore, et à entrer, vers le milieu de l'hiver, au service du prince de Thrace Seuthès.

Au printemps suivant, les circonstances se trouvèrent favorables, pour que ces troupes entrassent à la solde de Lacédémone, la guerre ayant été résolue contre la Perse. Il parle encore à ce sujet de son dessein

de retourner directement à Athènes, ajoutant que le décret de bannissement n'étoit pas encore porté contre lui Cependant les vives instances de quelques-uns de ses officiers, pour qu'il conservât le commandement jusqu'à l'arrivée de Thimbron, général en chef lacédémonien, lui firent encore différer son voyage.

Un des objets pour lesquels Xénophon à composé l'histoire de la retraite des dix mille, a été évidemment de prévenir l'accusation de s'être enrichi par des moyens illégaux; sorte de grief que l'on manquoit rarement à tort ou à raison, d'élever à Athènes dans les affaires de crimes d'état. En racontant le festin que donna Seuthès, lorsqu'il prit les Grecs à son service, il ne manque pas de parler de sa pauvreté.

Il étoit d'usage que les personnes invitées à la table des princes de

Thrace apportassent avec eux des présens. Timasion de Dardanum offrit une coupe d'argent et un tapis de soie, (ce dernier objet valant environ 1000 francs) provenant de sa part du butin sur les Asiatiques. Xénophon qui n'avoit rapporté de cette expédition qu'un seul esclave attaché à son service, et la somme nécessaire pour son retour à Athènes, se contenta de faire un compliment qui fut reçu au lieu de présent.

Le traitement que Seuthès s'engagea à lui donner pendant le court espace de temps qu'il resta avec lui, et qui ne se montoit à guères plus de cent francs par mois, ne dut certainement pas l'enrichir.

Lorsque les débris de l'armée de Cyrus entrèrent au service de Lacédémone, et lorsque Xénophon avoit toujours le dessein de retourner à Athènes, le prince de Thrace offrit

de tenir ses premiers engagemens envers lui, en lui donnant sa fille en mariage, avec le port de Bisanthe, des terres autour, et les objets nécessaires à la culture, s'il vouloit rester avec seulement mille hommes, ajoutant qu'il seroit plus sûr pour lui d'accepter des propositions semblables que de retourner dans son pays.

Cette offre étoit d'autant plus séduisante qu'avant l'abaissement d'Athènes, rien n'étoit plus ordinaire que de voir des Athéniens s'établir dans la Thrace, y posséder des châteaux, des terres, et contracter même des alliances avec les filles des souverains du pays. Les possessions de Miltiade et d'Alcibiade dans la Chersonèse, de Thucydide et d'Agnon sur les bords du Strymon, ont été remarquées dans le cours de cette histoire. Xénophon déclare qu'il refusa les propositions de Seuthès; il n'en

donne point les motifs ; il seroit peut-être difficile de décider s'il craignoit d'offenser, soit le gouvernement de Sparte, soit celui d'Athènes.

A l'epoque de son histoire où il retrace l'arrivée de l'armée à Lampsaque sur la côte Asiatique de l'Hellespont, il fait encore mention de sa pauvreté, et parle pour la dernière fois de son intention de rentrer dans sa patrie; d'où l'on peut conclure qu'il reçut peu de temps après l'information que la sentence de bannissement étoit définitivement portée contre lui. L'extrême circonspection avec laquelle il s'exprime là-dessus, prouve combien il craignoit d'irriter les deux gouvernemens despotiques d'Athènes et de Lacédémone. Absolument dans la dépendance du premier, il n'étoit pas sans devoir des ménagemens au dernier; mais dans tout cela sa candeur est évidente.

Il est manifeste que dans le cours de l'expédition il eut le goût de l'ostentation et de la dépense ; qu'une fois élu général, il s'abandonna à la profusion, afin de gagner l'affection de ceux qui étoient sous ses ordres, mais un décret s'opposant à son retour dans ses foyers, ayant peut-être ordonné la confiscation de ses biens, et lui ôtant une grande partie de ses espérances, il fut obligé de changer presqu'entièrement le plan de vie qu'il s'étoit tracé pour l'avenir. Il eut alors moins à s'occuper des moyens de parvenir à un rang considérable que de pourvoir tout simplement à sa subsistance.

Il rencontra à Lampsaque un ami qu'il avoit connu en Attique, Euclides, Phlusien de naissance, et devin de sa profession ; dont le père Cléagoras s'étoit fait, comme peintre, une réputation par son tableau des

songes, dans le lycée d'Athènes. Euclides ne voulut pas croire Xénophon, même malgré son serment, et ne put se persuader qu'un officier qui avoit joui d'un commandement supérieur, fût réduit à la nécessité de vendre son cheval, quoique d'autres tels que Timasion de Dardanum, et le devin Silanus, se fussent enrichis dans des circonstances moins favorables.

Cependant, grace au présent d'hospitalité que les citoyens de Lampsaque avoient coutume d'offrir aux hommes qui remplissoient des emplois éminens, Xénophon se trouva en état de faire le sacrifice d'usage. Euclides fut présent à la cérémonie, et après avoir examiné les entrailles des victimes, il déclara qu'il ne doutoit plus de la pauvreté de cet officier. « Je vois, ajouta-t-il, qu'il est probable que cette pau-

vreté continue, car s'il se présente pour vous des occasions pour obtenir quelque aisance, il surviendra des obstacles, vous-même vous y apporterez le plus grand empêchement; mais au surplus, Jupiter Milichius vous est contraire; lui avez-vous offert un sacrifice comme nous avions coutume de le célébrer ensemble à Athènes? »

Xénophon répondit que depuis son départ il n'avoit point sacrifié à ce dieu. Hé bien! poursuivit Euclides, faites ce sacrifice, et vous vous en trouverez bien.

Le lendemain, Xénophon étant arrivée à Ophrynium, immola des pourceaux qui suivant le rite attique, furent écorchés en entier. Les symptômes se montrèrent propices. Le même jour, Bilon et Euclides arrivèrent avec des fonds pour payer les troupes. Ils invitèrent Xénophon à

leur table ; et apprenant que Xénophon aimoit beaucoup le cheval qu'il avoit vendu, ils le rachetèrent pour lui ; et refusèrent d'en recevoir le prix.

Pergame, où s'arrêta quelque temps l'armée, et qui devint depuis la capitale d'un royaume, étoit la résidence de ces familles grecques, qui descendoient de Démarate, roi de Lacédémone, et de Gongylus d'Erétrie dans l'île d'Eubée. Nous avons vu que ces deux familles s'étoient révoltées avec Cyrus contre le souverain régnant, et elles durent embrasser avec joie l'espérance d'être protégées par les Lacédémoniens.

Xénophon fut accueilli dans la maison d'Hellas, mère de Gorgion et de Gongylus, alors chef de la famille érétrienne. Il fut instruit par elle, qu'Asidate, riche Persan, seigneur de la partie la plus élevée de la

riche vallée du Caïque, se trouvoit alors avec sa famille dans un château qu'il y possédoit. Hellas lui dit en outre, que trois cents hommes suffiroient pour les faire tous prisonniers, et s'emparer du butin; que si, lui Xénophon, vouloit se charger de ce coup de main, un de ses proches parens et d'autres de ses amis, lui serviroient de guides.

Cette aventure dont nous n'avons parlé plus haut[1] que très-rapidement, parce qu'elle appartenoit moins à l'histoire générale qu'à la vie privé de Xénophon, mérite ici plus de détails.

On voulut d'abord consulter les dieux; leur réponse ayant été favorable, Xénophon choisit dans sa propre armée pour le suivre dans cette expédition, seulement les officiers qu'il voulut favoriser; le reste de la

[1] Voyez le tom. VIII, pag. 40.

troupe fut à ce qu'il paroît composé d'habitans de Pergame ; cependant, le secret ayant été éventé au moment où ce parti alloit se mettre en marche, six cents hommes, vraisemblablement de l'armée de Cyrus, se présentèrent pour se réunir aux autres aventuriers. Les officiers regardant la proie comme certaine, et n'étant pas curieux que tant de personnes partageassent le butin, marchèrent en avant avec leurs guides, et, favorisés par les ténèbres, laissèrent bien loin derrière eux la plus grande partie de leurs gens qui s'égarèrent.

Vers minuit, la troupe arriva devant le château ; comme on n'avoit d'autre objet que de s'emparer de la personne d'Asidate, et des richesses renfermées dans le château, on laissa par négligence échapper les esclaves et une partie très-considérable du

butin. Le château étoit mieux fortifié qu'on ne l'avoit cru. Au point du jour, on étoit parvenu à faire brèche au pied d'une des murailles, sans cependant que la partie supérieure de la maçonnerie s'écroulât. Les assiégés firent une sortie, et repoussèrent les assiégeans. Les premiers jetèrent des cris d'alarme, et firent des signaux; beaucoup de cavalerie perse et des grecs au service du roi de Perse, accoururent au secours.

Les assaillans ne songèrent plus qu'à faire leur retraite en bon ordre. Ils formèrent un bataillon carré, mirent au milieu les bœufs, les moutons, les esclaves qu'ils avoient pris, et se retirèrent. Cependant on les poursuivit à coup de flèches et de frondes, et avec tant d'acharnement, qu'ils eurent de la peine à traverser le Caïque. Plus de la moitié d'eu-

tr'eux fut blessée. Ils eussent été vraisemblablement coupés, sans les renforts que le jeune et brave Gongylus amena de Pergame, tandis que Proclès faisoit faire aussi un mouvement à ses troupes. Le fruit de cette capture fut deux cents esclaves et assez de bétail pour faire des sacrifices.

Peu satisfait du succès de cette course, Xénophon résolut de faire par lui-même une seconde tentative. Dès le lendemain, il eut soin de faire les sacrifices préparatoires; puis étant parti de nuit avec toute son armée, il fit une longue incursion en Lydie, afin de donner le change au Persan, et afin qu'il se tînt moins sur ses gardes; mais Asidate informé que Xénophon avoit consulté les dieux sur la question s'il devoit, avec toutes ses troupes, effectuer une seconde attaque, se hâta de quitter son château, et se dirigeant vers son

pays, il campa dans quelques villages près de Parmenion. Xénophon, qui, sans doute étoit bien instruit de toutes les démarches de son ennemi, vint à la tête d'une troupe d'élite le surprendre dans son camp. L'infortuné Asidate fut pris avec sa femme, ses enfans, ses chevaux et tous ses effets.

L'armée retourna à Pergame; il paroît que cet exploit de Xénophon lui fit beaucoup d'honneur. Il dit que, depuis ce temps-là, il n'eut plus sujet de se plaindre du dieu, (c'est-à-dire, de Jupiter Milichius,) que toute l'armée, généraux, officiers et soldats, même les Lacédémoniens qui étoient présens, se firent un plaisir de lui réserver la meilleure partie du butin, en sorte que bien loin d'éprouver des besoins, il se trouva désormais en état d'être utile aux autres.

C'est par cette aventure que Xénophon termine le récit de l'expédition de Cyrus et de ses suites; l'arrivée de Thimbron, qui fut peu de temps après investi du commandement en chef, mit fin à toutes les opérations isolées et indépendantes de l'ancien corps des dix mille.

Dans les annales de la Grèce, où il parle des services que ce corps rendit par la suite en Asie mineure, sous différens commandants lacédémoniens, il ne dit rien de lui-même, mais il est vraisemblable que sa fortune reçut un grand accroissement.

Si les succès d'Agésilas eussent produit un ordre de choses stable dans la basse Asie, Xénophon eût peut-être préféré de s'y établir, plutôt que de retourner à Athènes, quand même cela lui eût été possible; mais le rappel de ce prince et de l'au-

cienne armée de Cyrus, amenèrent des changemens très-fâcheux pour lui. Il étoit riche, mais sans patrie; il étoit encombré de richesses, tant de ses propriétés particulières que de celles que lui avoient confiées les soldats sous ses ordres. C'est au désir qu'il a eu de rendre compte au public de ce dépôt, que nous devons les principaux renseignemens sur le surplus de ses aventures, et des notions très-précieuses sur les mœurs de son temps.

Nous avons vu que le butin conquis par les Grecs, à la solde de Cyrus, dans la haute Asie, ayant été partagé à Cérasonte [1], un dixième fut mis de côté en l'honneur des dieux, et confié aux généraux pour qu'ils en fissent l'offrande. Les divinités que l'on désigna en cette circons-

[1] Tome VIII, pag. 11.

tance, furent Apollon de Delphes, et Diane d'Ephèse.

La commission dont Xénophon étoit chargé, eut pour lui un avantage inestimable; elle le mit en rapport avec les prêtres des deux principaux temples que possédât la nation grecque en Europe et en Asie, excepté celui de Jupiter à Olympie.

Avant son départ pour la Grèce, il fit le partage de ses trésors. Il emporta avec lui les sommes qui devoient être consacrées à Apollon; et vraisemblablement lorsqu'après la bataille de Coronée, Agésilas fit la dédicace de la dixième partie des dépouilles asiatiques à Delphes, Xénophon déposa son offrande à Delphes, dans le trésor du peuple athénien, sous son nom et celui de son ami Proxène.

Quant à l'autre partie destinée à Diane d'Ephèse, il remit ce dépôt

à Mégabyze, trésorier du temple de la déesse, en lui enjoignant de le lui rendre lorsqu'il seroit de retour en Grèce, s'il survivoit aux dangers de l'expédition, ou, dans le cas contraire, d'en faire lui-même l'offrande.

Après la campagne de Béotie, Xénophon suivit Agésilas à Lacédémone. Quoique ce prince eût remporté de grandes victoires en Grèce, nous avons vu que Lacédémone perdit presque aussitôt son empire sur la mer. Les Lacédémoniens se trouvèrent ainsi privés des revenus avec lesquels ils soudoyoient des troupes mercenaires, et étoient en état de soutenir des guerres lointaines. Aussi ce fut à la campagne de Béotie que se termina la vie militaire de Xénophon.

Sparte ne pouvoit offrir un séjour agréable à un étranger, même à l'ami

d'un roi, et d'un roi tel qu'Agésilas. La haine contre les étrangers étoit un des principes de sa constitution ; les rois, assujettis, même dans leur vie privée, à une surveillance rigoureuse, ne pouvoient jamais calculer les nouveaux embarras que leur occasionnoit le renouvellement annuel des Ephores.

Cependant Xénophon reçut ailleurs la protection que lui refusoit sur le territoire de la Laconie l'esprit ombrageux du gouvernement de Lacédémone. Le district de Triphylie, entre le fleuve Alphée et la frontière de Messénie, venoit de recevoir, au moins de nom, son indépendance par le succès des armes de Sparte. Scillonte, une de ses villes que les Eliens avoient détruite comme rebelle, avoit été rebâtie et repeuplée sous les auspices des Lacédémoniens. Elle fut, dit Pausanias, donnée à Xé-

nophon comme une sorte de seigneurie, sous la suzeraineté de Lacédémone. Il s'y établit avec sa famille, composée de sa femme Philésia et de ses fils.

Peu de temps après son arrivée à Scillonte, le fidèle trésorier du temple d'Ephèse ayant profité de la célébration des jeux olympiques pour venir le voir, lui remit la somme qu'il lui avoit confiée. Xénophon acheta dans le voisinage de Scillonte une terre considérable, sous le nom de Diane, se conformant en cela à un ordre de l'oracle de Delphes.

Voici en quels termes notre auteur lui-même décrit la manière dont ce bien étoit administré.

« Le domaine est traversé par un ruisseau du même nom que celui qui coule près du temple de Diane à Ephèse; tous deux se nomment Sélénus, tous deux abondent en pois-

sons et en coquillages ; mais le territoire de Scillonte est rempli de gibier de toute espèce. Xénophon employa une partie des fonds sacrés à bâtir un temple et un autel ; il mit constamment à part un dixième du produit des terres pour faire un sacrifice à la déesse et célébrer une fête à laquelle prenoient part tous les habitans de la ville et ceux des villages voisins.

« Les fils de Xénophon, les jeunes gens de la ville et celles des personnes plus âgées qui désirent y prendre part, font une chasse générale à l'époque de la fête, non-seulement sur les terres sacrées, mais jusqu'au mont Pholoé, sur les frontières d'Arcadie ; ils poursuivent des sangliers, des daims et des chevreuils.

« Le domaine de la déesse, situé sur le chemin d'Olympie à Lacédémone, à environ vingt stades du tem-

ple de Jupiter olympien, se compose de collines, de vallons, de bois et de pâturages couverts de pourceaux, de chèvres, de moutons et de chevaux. Les mêmes pâturages offrent une nourriture abondante aux montures et aux bêtes de somme de ceux qui viennent assister aux fêtes. Le temple est entouré d'un bosquet d'arbres fruitiers, fournissant les productions de chaque saison. La figure, toutes proportions gardées, en est semblable à celle du temple d'Ephèse.

« L'image de la déesse ressemble aussi à celle de la Diane éphésienne, autant qu'une statue de bois de cyprès peut ressembler à une statue d'or. Auprès du temple est une colonne, avec cette inscription :

« Cette terre est consacrée à Diane,
« Que la dixième partie des produits
« soit tous les ans offerte en sacri-

« fice, et que le reste serve à l'en-
« tretien du temple. Quiconque y
« manquera, encourra l'animadver-
« sion de la déesse. »

Xénophon jouissoit à Scillonte d'avantages très-importans. Il étoit sous la protection immédiate du gouvernement de Lacédémone, sans être exposé à ce que les institutions de Lycurgue avoient de sévère et de gênant. Cette ville, séparée par de hautes montagnes des contrées ordinairement ravagées par le fléau de la guerre, étoit cependant, à cause de son voisinage d'Olympie, sur la route de communication entre les états les plus éloignés de la Grèce. Tous les quatre ans, la Grèce entière se réunissoit dans ces environs. Peut-être n'y eut-il pas, du temps de Xénophon, d'homme qui jouît d'une si grande fortune avec tant de moyens d'indépendance.

Ce pays d'ailleurs offroit une foule de charmes à un homme doué d'une imagination aussi vive. Les paysages étoient extrêmement pittoresques. Le territoire de Diane étoit enfermé entre des montagnes couvertes de bois, et les roches escarpées du Typée, d'où, suivant la loi des jeux olympiques, on précipitoit les femmes qui s'introduisoient furtivement à ces solennités.

On dit que ce fut dans cette retraite délicieuse que Xénophon composa la plupart de ses ouvrages, dont les principaux nous sont restés. Il paroît qu'il y demeura plus de vingt ans sans être personnellement inquiété, quoiqu'il portât souvent des regards douloureux sur les révolutions diverses que produisoient dans la Grèce les violens débats entre la démocratie et l'aristocratie.

Enfin la bataille de Leuctres ar-

riva, et eut pour lui les conséquences les plus fâcheuses. Les Eliens, jusques-là contenus par une puissance supérieure, donnèrent un libre cours à leur ambition et à leur fureur. Lorsque les Athéniens proposèrent de conclure la paix générale, sur cette base que tous les peuples de la Grèce seroient indépendans, eux seuls s'y refusèrent, et déclarèrent leur intention de dicter des lois aux Triphyliens. Ceux-ci bien convaincus par l'expérience des maux qui étoient la suite de l'asservissement d'un peuple à un autre, firent, avec l'aide des Arcadiens, une résistance opiniâtre; et nous avons vu, qu'en cette occasion, l'enceinte sacrée d'Olympie devint un champ de bataille.

Xénophon devoit nécessairement se ressentir de ces troubles auxquels cependant il paroît avoir évité de

prendre part. Suivant Diogène-Laërce, mais à une époque qui n'est pas désignée, il envoya sa famille à Léprée, se rendit lui-même à Elis, sans doute pour solliciter et négocier, et se retira enfin avec sa famille à Corinthe.

Ce fut sans contredit une circonstance fort heureuse pour lui, qu'après une commotion si violente, le parti aristocratique d'Elis l'eût emporté; le renouvellement de l'alliance entre Elis et Lacédémone fut un surcroît de bonheur. Ces faits attestés par Xénophon lui-même, donnent de la probabilité à la circonstance de son voyage à Elis. C'est une confirmation de ce que rapporte Pausanias, que les Eliens recouvrèrent Scillonte; que Xénophon ayant été cité devant le conseil olympien pour avoir fondé un établissement sur leur territoire, sous les auspices

d'une puissance étrangère, il fut acquitté, ou du moins reçut son pardon; et que, sous la protection du gouvernement d'Elide, comme autrefois sous celle du gouvernement de Lacédémone, on lui permit de continuer sa résidence à Scillonte, et de conserver ses propriétés.

Deux ans après la bataille de Leuctres, lorsque les Athéniens, renonçant à l'alliance de Thèbes, firent cause commune avec Lacédémone, il n'y eut plus de motifs politiques qui s'opposassent à la réintégration de Xénophon dans son pays. Diogène-Laërce assure qu'Eubule, le même orateur qui avoit fait prononcer son bannissement, fit, trente ans après, révoquer ce décret par l'assemblée du peuple athénien.

Xénophon ne profita pas pour lui-même de cette rentrée en grace, mais il ne voulut pas que ses fils se dispen-

sassent des devoirs imposés à tout citoyen athénien.

On dit que tous deux servirent dans la cavalerie à la fameuse bataille de Mantinée, où l'aîné, Gryllus, perdit glorieusement la vie, et d'où le plus jeune, Diodore, revint sain et sauf.

Il est arrivé jusqu'à nous plusieurs témoignages de l'estime générale dont jouissoit Xénophon. Un grand nombre d'épitaphes honorables furent composées pour son fils Gryllus. L'état de Mantinée n'épargna point les dépenses pour honorer la mémoire de ce jeune héros. On lui éleva près du théâtre de Mantinée une statue équestre qui existoit encore du temps de Pausanias, quatre cent cinquante ans après. Le souvenir de Gryllus étoit encore cher aux Mantinéens. Ils lui attribuèrent le principal mérite, dans la bataille où il

succomba ; le second à Céphisodore, commandant de la cavalerie athénienne ; et le troisième seulement à leur respectable concitoyen Podarès.

Chez les Athéniens, la manière de témoigner la reconnoissance publique alloit jusqu'à l'extravagance. Leur cavalerie, le seul corps de leur confédération qui eût été victorieux à la bataille de Mantinée, avoit droit à d'honorables distinctions. On plaça au Céramique un tableau représentant cette journée fameuse ; et pour faire honneur à Gryllus, le peintre se permit une licence contraire à tous les monumens historiques ; il représenta Gryllus, portant à Epaminondas le coup mortel [a].

[a] Suivant toutes les relations qui concernent Gryllus, il fut tué au milieu de la cavalerie athénienne. Xénophon, en rendant compte de cette bataille, ne fait aucune mention de son fils ; mais il exprime clairement que la

Pausanias trouva aussi la mémoire du séjour de Xénophon conservée chez les Triphyliens, par une tradition constante et chérie des Eliens les plus instruits. Scillonte étoit une seconde fois ruinée; mais le temple de Diane subsistoit, et tout auprès on voyoit un monument en marbre que Pausanias reconnut pour être sorti des carrières du mont Pentélique, en Attique, avec une figure que les habitans du voisinage assuroient être celle de Xénophon.

cavalerie athénienne n'en vint aux mains avec l'ennemi qu'après la mort d'Epaminondas. (*Note de l'auteur*).

Fin du tome 10 *et de l'Histoire de la Grèce par Mitford.*

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Nous avons annoncé dans le prospectus et dans la préface de cette collection, que quatre auteurs étrangers, MM. Mitford, Gillies, Mannert et Gast, nous fourniroient, par la réunion de leurs travaux, sans répétitions et sans lacune, le corps d'histoire de la Grèce, le plus complet que l'on ait encore publié, soit pour l'éducation de la jeunesse, soit même sous toute autre forme.

L'histoire grecque de William Mitford, quoique incomplète et interrompue aux événemens qui suivirent la bataille de Mantinée, et à une époque voisine de l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, a cependant joui en Angleterre du plus grand succès; il en a été publié

trois éditions, dont une in-4° et deux in-8°.

Le plan que cet écrivain a suivi, est le plus simple qu'il soit possible d'imaginer. Après avoir puisé sur les époques fabuleuses ou reculées de l'histoire de la Grèce, les renseignemens les plus authentiques qu'il a pu se procurer, après avoir débrouillé avec sagacité quelques faits historiques, cachés sous le voile de la mythologie, il a choisi pour principaux matériaux les histoires de Thucydide et de Xénophon qui se suivent, en ne laissant entr'elles qu'une lacune presque insensible. Mais ces deux anciens n'expliquent pas tous les événemens; ils se sont attachés de préférence à retracer certains faits qui intéressoient plus directement, soit eux-mêmes, soit leur pays, soit le parti auquel ils étoient attachés. Notre auteur a intercalé dans la tra-

duction, ou, pour mieux dire, la refonte qu'il a faite de leurs écrits, tout ce que d'autres historiens de l'antiquité, Lysias, Diodore, Plutarque, Diogène-Laërce et une foule d'autres ont pu lui fournir de lumineux. Il a souvent, comme l'ont pu voir nos lecteurs, énoncé les opinions contradictoires sur tels et tels faits, cherché à les concilier, ou indiqué de quel côté est la plus grande vraisemblance.

Si notre plan nous eût permis de transcrire les citations, qu'à l'instar du célèbre auteur d'Anacharsis, W. Mitford a faites à chaque paragraphe, des sources où il a puisé, on eût vu qu'il joignoit l'érudition la plus profonde à la critique la plus sévère, et au goût le plus exquis.

Il est vrai que l'auteur anglois a un peu trop multiplié les dissertations et les digressions; et c'est particu-

lièrement sur ces parties de son ouvrage, que nos suppressions ont porté. Admirateur enthousiaste des lois de son pays, et détracteur des institutions françoises, il ne cesse de faire des rapprochemens entre la constitution d'Angleterre et l'organisation des républiques de la Grèce. Ayant composé ses derniers volumes pendant les crises de la révolution françoise, il tonne à tout propos contre nos révolutionnaires et nos démagogues. Ces déclamations seroient aujourd'hui fort déplacées, et absolument sans objet.

On aura sans doute remarqué avec quelle clarté, avec quel ordre W. Mitford rend compte des événemens de la guerre du Péloponnèse, dont le récit est si confus et si embrouillé dans la plupart de nos histoires modernes de la Grèce; avec quelle sagacité il remonte aux causes premiè-

res, et sait découvrir les ressorts les plus cachés.

L'histoire de l'origine, des progrès et de la chute de la confédération olynthienne, est aussi exposée avec une méthode, une lucidité qu'on chercheroit en vain ailleurs. Enfin il explique de la manière la plus satisfaisante les événemens qui précédèrent et qui suivirent la bataille de Mantinée.

Nous nous consolerons du malheur de perdre un guide aussi précieux que W. Mitford, en prenant dans l'ouvrage de M. Gillies, autre écrivain anglois, le récit de tous les événemens qui se passèrent sous les règnes de Philippe, roi de Macédoine, et d'Alexandre le Grand.

Pour ne laisser aucune interruption, le premier chapitre rendra compte de la guerre, dite sociale, et d'autres événemens qui ont suivi de

très-près la bataille de Mantinée ; le second chapitre, après avoir présenté une analyse sommaire de l'histoire de la Macédoine sous ses premiers princes, mettra Philippe en scène.

Nous espérons que la manière de Gillies, très-rapprochée de celle de Mitford, ne plaira pas moins à nos lecteurs, dont les suffrages nous ont encouragé à donner à notre entreprise plus de célérité qu'il n'entroit d'abord dans nos vues.

En effet, nous avions annoncé la publication de deux volumes, seulement tous les deux mois ; mais nous avons senti l'inconvénient de morceler ainsi une histoire aussi importante que celle de la Grèce. Bien loin de faire éprouver à nos abonnés le retard trop ordinaire dans les entreprises qui se font par souscription, nous avons devancé le terme de nos engagemens, et fait paroître dix vo-

lumes en six mois. Nous ferons ensorte de mettre la même promptitude dans la publication des livraisons suivantes.

La partie de notre collection contenant l'histoire de la Grèce, n'excédera pas seize à dix-huit volumes. Nous répéterons ici ce que nous avons dit dans le prospectus, qu'à l'aide des ouvrages de Mannert et de Gast, les époques contenant l'histoire des successeurs d'Alexandre et celle de la conquête de la Grèce par les Romains seront traitées avec une exactitude extrême; ces auteurs ayant travaillé d'après les sources, et n'ayant point servilement copié les compilateurs modernes.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAP. XXXVII. *Affaires de l'Achaïe. Expédition des Thébains contre ce pays. Affaires de Sicyone. Meurtre du tyran Euphron.* 6

CHAP. XXXVIII. *Changement dans la politique de la Grèce, à l'égard de Thèbes; suite de l'histoire de cette république, jusqu'à la mort de Pélopidas.* 37

CHAP. XXXIX. *Guerre d'Elide et d'Arcadie. Pillage du trésor d'Olympie. Quatrième expédition des Thébains dans le Péloponnèse. Bataille de Mantinée.* 54

CHAP. LX. *Suite de la bataille de Mantinée. Pacification générale, dont Lacédémone est exclue. Ex-*

pédition d'Agésilas en Egypte ; mort de ce prince. Dissolution de l'ancien système de la confédération grecque. 88

CHAP. XLI. *Coup-d'œil sur la situation générale de la Grèce après la bataille de Mantinée. Séditions et révolutions dans plusieurs de ses états. Progrès des sciences, des arts et du commerce. Prospérité d'Athènes. Notice sur Xénophon.* 110

Avertissement du traducteur. 174

FIN DE LA TABLE.

Va 1 151 9450